

MERINO

Première partie

SHAO 1907

GERONIMO MÉRINO

p 240

Curé de Villoviado, Chanoine prébendé de la cathédrale de Valence,
Colonel en 1811, Commandant Général de la province de
Burgos, 1812; Brigadier des Armées de Ferdinand VII,
1824, décoré des Ordres royaux de Saint-Ferdinand
et de Charles III d'Espagne. Maréchal de Camp
attaché à l'Etat-Major du Roi 1837. Grand-
Croix de l'Ordre de Saint-Ferdinand
en 1833, Grand-Croix d'Isabelle
la Catholique en 1837. Com-
mandant-Général de
la Castille en 1838.

C'est une sorte de réédition que nous allons donner de la notice du célèbre Guerillero ¹, faite en 1846 par Don Mariano Rodriguez de Abajo, colonel d'infanterie de Sa Majesté Charles V d'Espagne, compagnon d'armes de Mérino, mise aimablement à notre disposition par M. L. Duval, ce dont nous le remercions vivement ².

Nous faisons précéder cette relation, par celle des événements qui amenèrent la guerre des partisans d'Espagne, contre les troupes de Napoléon I^{er}.

En même temps les causes qui déterminèrent le Guerillero à prendre les armes pour la défense de sa patrie contre l'invasion étrangère. Puis ensuite nous verrons qu'après avoir déposé les armes à l'avènement de Ferdinand VII,

1. Lors de la guerre de l'Indépendance, on appela ainsi les chefs qui commandaient les guérillas ou troupes légères que les juntes décidèrent de créer par suite de la nature du sol. Elles donnèrent d'excellents résultats, et il eût été oiseux de les contraindre à suivre des règles pour le genre de guerres qu'elles tiraient. Elles mirent en évidence les chefs qui avaient les instincts militaires naturels, et servirent à former les meilleurs généraux. Grâce à elles, l'Espagne put remporter la victoire. (*Histoire d'Espagne*, par le père Mariana et Edouard Chao, Tome III, p. 161.)

2. Depuis que nous avons écrit ces quelques lignes et avant leur impression, M. L. Duval est mort, cette disparition ne modifie en rien nos sentiments de gratitude.

il dut les reprendre en 1821 pour protéger ce même roi des entreprises de la révolution des libéraux qui retenaient ce prince prisonnier. Il coopéra en ce qu'il put avec ses hommes aux opérations des armées de Louis XVIII, commandées par le duc d'Angoulême, dont le but était la délivrance de son neveu le roi Ferdinand.

Lors de la mort de ce prince, se rendant compte des manœuvres ambitieuses de la reine régente Christine, qui ne craignit pas de pactiser avec les libéraux et d'introduire dans cette nation catholique des ferments révolutionnaires qui durent et dureront encore longtemps, Mérino, malgré son âge avancé, ne redouta pas d'ajouter de nouvelles fatigues à celles déjà acquises et reprit les armes persuadé, par ses convictions, qu'en proclamant l'Infant Don Carlos roi d'Espagne, à qui appartenait la couronne, (la loi salique ayant été établie en Espagne par Philippe V), il défendait encore l'autel et la patrie contre les menées révolutionnaires.

Mérino naquit le 30 septembre 1768 à Villoviado¹, de Nicolas Merino et de Phelipa de Cps. Ses parents, propriétaires cultivateurs, jouissaient d'une certaine fortune, fidèles à Dieu et au Roi et mettant en pratique cette devise espagnole : *Dios, patria y Rey*, Dieu, la patrie, et le Roi.

Geronimo reçut d'eux en même temps que la vie la forte empreinte du sentiment religieux et monarchique qu'ils possédaient.

Destiné à profiter du bénéfice d'une chapellenie² héréditaire parmi les siens, il commença de bonne heure ses études. Ses dispositions étaient heureuses. Son intelligence active, quoique secondée par une mémoire un peu rebelle, saisit promptement les leçons de ses premiers maîtres ; il fut envoyé ensuite à Lerma³ pour y faire ses études de latin, puis comme il se destinait à l'état ecclésiastique, il passa

1. Villoviado, petite ville de la province de Burgos dans la vieille Castille.

2. Bénéfice ecclésiastique.

3. Lerma, ville de 1.200 habitants, à trois kilomètres de Burgos. Beau pont de neuf arches sur l'Arlanza. La ville occupe le penchant et le sommet d'une colline, place entourée de galeries soutenues par des piliers en bois ; ruines d'un palais autrefois magnifique, résidence des ducs de Lerma et chef-lieu du duché de ce nom.

au collège de Saint-Jérôme pour y étudier la philosophie et y suivre les cours préparatoires de théologie. Ce fut pendant son séjour au collège de Saint-Jérôme qu'il perdit ses parents. Deux de ses oncles, prêtres, l'un curé de Villoviado, l'autre curé de Torduelles, lui firent terminer ses études et s'occupèrent de lui.

Ordonné prêtre à 25 ans, Mérino n'eut à rompre avec aucune habitude de jeunesse : ses sentiments sincèrement religieux, son caractère indépendant, quelque peu farouche, l'avaient préservé des dangers de l'adolescence. Il avait eu peu de familiarité avec les jeunes gens de son âge. Son seul amusement, auquel il se livrait avec ardeur, était la chasse.

Son oncle, le curé de Villoviado étant venu à mourir, on lui donna cette cure ; il conserva en outre la chapellenie dont il était déjà titulaire, qu'il perdit en 1807, par suite de dispositions réglementaires appliquées à toute l'Espagne.

Son exactitude, sa charité, le firent aimer de ses ouailles, le rendirent le digne objet de leurs respects. Parlant difficilement, il prêchait peu, mais à défaut de sermons, ses exemples édifiaient ses paroissiens.

Cette vie commencée humblement, semblait devoir se continuer dans le presbytère d'une obscure petite ville et s'écouler inconnue dans les labeurs évangéliques. Lorsque les événements de 1808 éclatèrent, sa destinée fut tout autre ; abattu comme prêtre, il se releva soldat.

Voilà cent ans que ces événements eurent lieu, la génération qui vivait alors a disparu, peu de personnes aujourd'hui les connaissent. Nous en trouvons la relation dans l'histoire appréciée d'Espagne, par le père Mariana, continuée par Miniana, et jusqu'à nos jours par Edouard Chao.

A partir de 1808, le curé Mérino, auquel nous laisserons ce nom, sous lequel il est connu dans l'histoire, bien que formellement désigné dans la vie de Zumalacarrégui, généralissime des armées de Charles V roi d'Espagne, avec le titre de général.

Mérino se rendit célèbre par les faits de guerre auxquels il participa de 1808 à 1814, en 1824 et de 1833 à 1839, dans

la guerre carliste qui se termina avec la trahison de Maroto ¹. Thiers dans son histoire du Consulat et de l'Empire cite Mérimo comme étant un des chefs qui, avec Mina, Longa Porlier donnaient le plus de fil à retordre aux généraux de Napoléon.

Venons aux faits du soulèvement de 1808. A la paix de Tilsitt, Napoléon au faite de sa grandeur, rêve d'une Europe sa vassale, dont la capitale sera Paris. Ses frères sont assis sur les trônes de Naples, de Hollande, de Westphalie, il croit le moment opportun pour attacher l'Espagne à son char triomphal; mettant à profit la mésintelligence qui règne à la cour d'Espagne, où se sont formés deux partis, l'un en faveur du roi Charles IV, l'autre en faveur de Ferdinand, prince des Asturies, son fils aîné, tous les deux se disputant la protection de son bras omnipotent.

Afin d'arriver à son but, Bonaparte ne craint pas de nouer des intelligences avec le parti fernandiste ², après s'être également assuré les bonnes grâces du roi et de son ministre Godoy, dévoué à sa cause.

Le terrain avait été préparé à l'avance près du prince des Asturies par l'envoyé de Napoléon, le rusé Beauharnais chargé de persuader au prince qu'il obtiendra l'appui de son maître, pour s'emparer de la couronne d'Espagne au détriment de son père.

Dans une conférence tenue entre Beauharnais et Escoiquiz, président du parti fernandiste, ceux-ci traitèrent de la convenance d'une union entre l'Espagne et la France,

1. Don Raphael Maroto (1785-1847), général, né à Conca (Murcie). Commandait en 1833 le Guipuzcoa, lorsqu'il s'attacha à la cause de don Carlos et suivit ce prince en Portugal. A la mort de Zumalacarréguy, il reçut le commandement de l'armée carliste de Biscaye et remporta sur Espartero la victoire d'Arrigorria, qui lui ouvrit les portes de Bilbao. Ayant encouru la disgrâce du prétendant, il se retira en France. Rentré en faveur en 1838, il fut alors nommé commandant en chef des troupes carlistes, il s'efforça de réorganiser l'armée; mais bientôt il conclut avec les chrétiens, le 31 août 1839, le traité de Bergara, qui mit fin à la guerre civile. Regardé comme traître, il partit en 1847 pour le Chili où il mourut. (Paul Guérin : *Dictionnaire des Dictionnaires*, tome V). V. Doublet, dans sa *Vie de Charles V de Bourbon, roi d'Espagne*, page 177, dit : Que six millions de francs avaient été donnés à Maroto et aux autres officiers généraux qui avaient participé à sa trahison.

2. Puissant à la cour, sa trahison eut pour cause les exactions commises

et pensèrent que le meilleur moyen pour y arriver, était une alliance matrimoniale entre Ferdinand et une princesse de la famille de l'empereur, qui pourrait être Stéphanie de la Pagerie. Cette résolution souriait au souverain et au ministre, devant leur assurer une conquête facile sans entraîner des dépenses extraordinaires et des éventualités.

Cependant, il leur importait de donner quelque solennité à cette offre. A cette fin, Napoléon fit que son ambassadeur demanda quelque garantie positive. On ne trouva rien de mieux que de faire écrire par le prince des Asturies la confirmation de ce désir d'alliance, il le fit; cependant, aucune suite ne fut donnée à ce projet.

L'empereur, dans ses secrets desseins, avait résolu la destruction du royaume de Portugal, ayant pour but, non seulement d'enlever un auxiliaire à l'Angleterre dont la situation géographique donnait de l'importance à ses services, mais encore d'isoler l'Espagne en la laissant à ses propres forces.

C'est alors que fut signé le traité de Fontainebleau contre le Portugal. Napoléon formait alliance avec Charles IV, bien que celui-ci eut de la répugnance à céder aux exigences de Napoléon, vu son affection pour les membres de sa famille, manifestant également son opposition à un acte qui répugnait à son cœur et à la justice.

Voyant l'hésitation du Roi, on passa une note à la cour de Madrid, dans laquelle on remontrait l'urgence de soustraire la cour de Lisbonne à l'influence anglaise et que, s'il le fallait, qu'on se passerait de l'influence de Charles IV, se servant alors de la force armée. Mais Godoy qui, au fond, était gagné à la cause de Napoléon, rappela au Roi le colossal pouvoir de l'empereur, son entêtement dans cette affaire, et que par son refus, il jouait l'existence de son royaume. Alors le malheureux Bourbon consentit à prendre l'autre pointe de la dague qui devait faire écrouler le royaume de ses enfants. D'un commun accord, l'ambassadeur de France, M. de Rayneval ¹ et celui d'Espagne, le comte

1. Joseph Mathias Gérard de Rayneval, né à Massevaux, en 1736, d'une famille parlementaire d'Alsace, mort en 1812, occupa pendant vingt ans le poste de premier commis au ministère des Affaires étrangères, devint

de Campo Alange firent savoir séparément à la cour portugaise qu'ils se retireraient si dans le délai de vingt jours elle ne s'unissait pas aux autres puissances pour déclarer les hostilités à la Grande-Bretagne, et ne décrétait la confiscation de toutes les marchandises qui en proviendraient, et en même temps l'arrestation comme otages de tous les sujets de cette même nation résidant en Portugal. Le prince régent répondit avec noblesse qu'il était disposé à fermer ses ports aux navires anglais, mais à ne pas commettre la vexation que condamnaient la justice et le droit des gens contre des demeurants pacifiques et industriels. Sans attendre justification plus satisfaisante, les deux ministres quittèrent la cour de Lisbonne. Dès que cette nouvelle parvint à l'empereur, l'invasion fut ordonnée et commencée en même temps.

Si cette conduite ne suffit pas à justifier que ce que recherchait Napoléon était un prétexte quelconque pour faire pénétrer ses troupes dans la péninsule, les préparatifs faits à l'avance le démontreraient de toute évidence : les 80.000 conscrits demandés avec anticipation à la France, les 25.000 hommes réunis sous les ordres de Junot¹ à la frontière sous la dénomination assez obscure de corps d'observation de la Gironde, et son entrée en Espagne, cela

par sa profonde expérience la lumière de l'Administration, prit comme plénipotentiaire à Londres, une grande part au traité de commerce conclu avec l'Angleterre en 1786.

1. Junot (Andoche), duc d'Abrantès, 1771-1813, général, né à Bussy-le-Grand (Côte-d'Or), d'une famille aisée, engagé volontaire en 1791, était sergent lorsque Bonaparte le distingua au siège de Toulon, ce fut là l'origine de sa fortune. Devenu son aide de camp, dans la première campagne d'Italie il l'accompagna comme colonel en Egypte, se distingua au combat de Nazareth, et fut nommé général de brigade ; au retour il fut pris par un croiseur anglais et relâché quelques jours avant Marengo. Nommé général de division 1801, commandant, gouverneur de Paris 1804. Colonel général des hussards, ambassadeur en Portugal, se distingua à Austerlitz. Chargé d'envahir le Portugal 1805, prit Lisbonne et les principales places du royaume et fut créé duc d'Abrantès. Battu à Vimero par Wellington, il conclut la convention de Cintra, 30 août 1808, et évacua le Portugal. Cet échec lui attira la disgrâce de Napoléon ; prit part néanmoins à la campagne d'Allemagne, (1809), d'Espagne (1810), sous Masséna, de Russie (1812). Nommé gouverneur général des provinces Illyriennes en 1813, il fut frappé d'aliénation mentale, on le ramena à Montbard où il se tua en se jetant par une fenêtre. (Diction. des diction. Paul Guérin. — Diction. de Bouillet).

neuf jours avant que fut signé et arrangé définitivement le traité qui devait signaler l'objet de l'expédition. Ce traité fut conclu le 27 octobre, les troupes étant déjà en marche contre le Portugal, sans que le sût la cour de Madrid. Il contenait quatorze articles et commençait de cette sorte : « Sa majesté l'empereur des Français et sa majesté le roi d'Espagne, pour toute justification voulant arranger d'un commun accord les intérêts des deux états et déterminer le sort futur du Portugal d'une façon qui concilie la politique des deux pays ont nommé pour leurs ministres plénipotentiaires, savoir : Sa majesté l'Empereur des Français, le général Duroc¹ et sa majesté le Roi d'Espagne, Don Eugène Izquierdo², ceux-ci après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, ont arrêté la teneur des articles, etc. » La teneur des

1. Michel Duroc, duc de Frioul, grand maréchal du Palais, né à Pont-à-Mousson (Lorraine), en 1772. Fit ses études à l'école militaire de cette ville et entra au service en 1792 comme officier d'artillerie à 19 ans. Il se distingua au blocus de Mantoue et au combat de Sismone, passa d'abord lentement par tous les grades inférieurs. Devenu en 1796 aide de camp de Bonaparte, il se fit remarquer au combat de Grimolno, où il fut blessé et eut un cheval tué sous lui. Se distingua au passage de l'isonzo en Frioul (1797). Son nom fut mis à l'ordre du jour comme celui d'un des officiers les plus braves et les plus capables de l'armée. Suivit Bonaparte en Egypte, et eut une grande part au succès du combat de Saahieh. Son nom fut pour la seconde fois mis à l'ordre du jour, se fit remarquer à Aboukir aux sièges de Jaffa et de Saint-Jean d'Acre. Revenu en France avec Bonaparte, Duroc prit part au coup d'Etat du 18 brumaire. Fit la deuxième campagne d'Italie jusqu'à Marengo. Employé dans différentes négociations auprès des cours étrangères, il s'en acquitta au gré de son maître. A la formation de la cour impériale en 1805, il fut nommé grand maréchal du Palais, gouverneur des Tuilleries. Depuis longtemps ami et confident de Napoléon, il le fut jusqu'à sa mort. Quoique grand maréchal du Palais, il suivit l'empereur dans toutes ses campagnes. A Austerlitz il commanda les grenadiers de la garde. Il dirigea si bien l'artillerie à Essling qu'il repoussa l'ennemi. Se distingua également à Wagram. Employé de nouveau de 1805 à 1809, à diverses négociations. Il commanda plusieurs fois la garde impériale, et après la désastreuse campagne de Russie, il fut chargé de sa réorganisation et fut élevé à la dignité de sénateur. Frappé d'un boulet au combat de Reichenbach après les journées de Bautzen et de Wurtehen, Duroc succomba à la blessure mortelle qu'il avait reçue au ventre. Le même boulet qui l'atteignit fit également périr le général Kirschenner. Napoléon pleura longtemps cette perte. Le corps du grand maréchal du Palais fut embaumé, ramené en France et déposé aux Invalides (1813). Lannes et Duroc ont été les deux personnes que l'empereur a le plus regrettées (Bouillet, P. Guérin. Le Bas-Univers pittoresque).

2. Izquierdo de Ribera y Lezaun (Don Eugène). Diplomate, né à Saragosse, mort à Paris en 1813. L'homme de confiance de Godoy conclut le traité de Fontenablaeu en 1807, dévolla les projets de Napoléon (Charles IV) et suivit en France ses protecteurs. (Dictionnaire, P. Guérin).

dix-huit premiers articles était un véritable partage du Portugal et de ses colonies. Le quatorzième disait : le présent traité restera secret, il sera ratifié et les ratifications seront scellées à Madrid vingt jours sans plus tarder après le jour de la signature.

Une convention adjointe à ce traité contenait les points subalternes de cette expédition. Un corps de 28.000 Français, dont 3.000 de cavalerie seraient en Espagne et se joindraient à 3.000 autres de la même arme ; 8.000 fantassins avec trente pièces d'artillerie, composeraient des forces auxiliaires et marcheraient directement sur Lisbonne, aux ordres du général français, à moins que le roi d'Espagne ou le prince de la Paix ne se mette à leur tête. Deux autres divisions espagnoles de dix et de seize mille hommes occuperaient pendant ce temps-là la province de Extra-Douro y Minho avec la ville d'Oporto¹ et les territoires de Alem-Tejo et des Algarbes. Ceux-ci seraient administrés militairement par les Espagnols, les bénéfices et les contributions qu'ils jugeraient opportuns d'imposer seraient au bénéfice de l'Espagne. Les provinces de Tras os Montes et Estramadure seraient traitées de même de la part des généraux français ; en plus on réunirait un autre corps composé de 40.000 hommes qui devait être prêt au 20 novembre à Bayonne, disposé à marcher en Portugal au cas où l'Angleterre y arriverait avec des secours et que les deux cours alliées le jugeassent nécessaire.

1. Oporto ou Porto (Pozlus calle), la seconde ville du Portugal, 80.000 habitants, évêché, beau port, cinq quartiers dont deux bâtis en amphithéâtre sur deux collines. Plusieurs églises dont la plus ancienne, San Martinho de Cedofeita remonte à 559, vient ensuite la cathédrale à peu près de la même époque. que san Martinho. Le palais épiscopal a l'aspect grandiose. La grande caserne de Saint-Ovide peut contenir 3.000 soldats. La bibliothèque publique compte plus de 65.000 volumes avec des manuscrits précieux. Le musée de tableaux renferme aussi une assez belle collection d'histoire naturelle. La ville a du mouvement, de la vie, les rues sont habitées, les intérieurs sont confortables. Le quartier des Anglais est très animé ; on compte douze grandes places, dont quelques-unes sont ornées de jolies plantations. Il y a beaucoup de fontaines jaillissantes, de charmantes promenades ; de plusieurs endroits, il y a, de magnifiques points de vue sur la ville, le fleuve. Du haut de la tour des signaux ou, de la terrasse du palais épiscopal, on a de fort beaux panoramas sur la campagne. Porto possède une école polytechnique, une école médico-chirurgicale et une académie des beaux-arts. Cette ville possédait autrefois de grands privilèges ; elle les perdit pour s'être révoltée en 1757.

Déjà les Français et les Espagnols donnaient suite à leur projet lorsqu'un événement attira plus particulièrement l'attention du pays. Les occultes pourparlers du parti fernandiste avec Napoléon avaient inspiré une indiscrette confiance chez quelques-uns des partisans les plus attachés au prince qui ne passa pas inaperçue à la perspicacité vigilante des agents de la reine et de son favori. Une dame d'honneur avertit un beau jour que le prince passait les nuits occupé à écrire, mais comme celui-ci préventivement avait manifesté un goût (qu'il n'avait pas) pour la littérature et commencé la traduction d'un ouvrage français, l'avis ne causa tout d'abord aucune crainte. La cour se trouvait alors à l'Escorial, où selon sa coutume elle était installée pour passer l'automne, et où Charles IV s'adonnait avec plus de plaisir à sa passion de la chasse.

Peu après l'avis donné, le roi rentrant dans ses appartements, remarqua non sans surprise, suspendue dans son cabinet de lecture, une lettre dont l'enveloppe était trois lugos ; s'empressant de l'ouvrir, il y voit avec terreur ces lugubres avertissements : « Que le prince Ferdinand préparerait une révolte de palais, que sa couronne était en danger et que la reine Marie-Louise pouvait courir le grand danger de mourir empoisonnée. Qu'il était urgent d'empêcher un tel attentat sans perdre un instant, et que le sujet fidèle qui donnait cet avis ne se trouvait ni en position ni en circonstances pour pouvoir remplir autrement ses devoirs. » Le roi et son épouse n'arrivaient pas à croire ce que contenait ce papier, bien qu'ils se souvinrent sur le moment du récent avis de la dame d'honneur. Bientôt, ils se consultèrent mutuellement sur le parti qu'ils devaient prendre en vue d'éviter la catastrophe dont ils étaient menacés, ne sachant pas s'ils devaient avoir recours à une mesure énergique immédiate que ne justifiait pas le fait ostensible, ou si dissimulant, il ne valait pas mieux, malgré les risques qu'ils pouvaient courir, se livrer à une prompt investigation dans l'appartement du prince ; ils s'arrêtèrent à ce dernier parti. Le Roi, seul, à une heure à laquelle il n'avait pas l'habitude de voir ses fils chez eux, se présenta inopinément chez le prince Ferdinand, sous prétexte de causer

littérature avec lui, et venant chercher des félicitations motivées par les heureuses nouvelles que l'on achevait de recevoir du Roi de la Plata. Surpris, le prince reçut son père d'une façon toute décontenancée. Ses regards eux-mêmes guidèrent à trouver le corps du délit, et le roi, après avoir inutilement questionné son fils, se retira consterné (lui défendant de sortir de son appartement) et alla traiter avec sa femme et ses conseillers sur ce qu'il y avait à faire en un cas aussi extraordinaire.

Les documents surpris ne confirmaient pas pleinement les avis donnés par le personnage anonyme, mais mirent en évidence les trames qui s'ourdissaient autour du prince. Ils consistaient en un petit cahier de douze feuillets écrits de sa propre main, contenant l'exposition au roi, sous les couleurs les plus noires, de la scandaleuse familiarité de Godoy et lui attribuant l'absurde projet de faire disparaître toute la famille royale afin d'usurper la couronne.

Les preuves d'accusation si graves lui seraient fournies par des personnes autorisées qui les lui présenteraient pendant une partie de chasse, qui se ferait après entente préalable, à laquelle n'assisteraient pas le favori (valido), ni la reine ni aucun de ses intimes. En attendant, il lui demandait, comme remède urgent, pour les maux qui menaçaient le trône et la famille royale, d'enfermer Godoy dans une forteresse et la formation d'un procès qui le mettrait en jugement, pendant lequel il ne pourrait voir la reine ni personne, seulement en présence de l'exposant. Il lui demandait également l'emprisonnement de dona Josepha Tudo en même temps que celui des domestiques des deux personnages et d'autres personnes désignées dans un décret que le prince présenterait à l'approbation. En même temps, il souhaitait la confiscation d'une partie des biens du favori et terminait en demandant d'être associé au gouvernement du royaume, et qu'on lui donnât pour commencer le commandement de la place armée. A la fin, il suppliait le roi, que s'il n'écoutait pas ses avis et ses conseils de vouloir bien garder le secret le plus inviolable sur la démarche qu'il faisait, il y allait de sa vie, objet de la rancune des traîtres qui entouraient le trône.

Le second document était également un petit cahier de cinq feuilles et demie, avec une instruction au prince, écrite également de la main du même anonyme, dévoilant le plan d'une conférence avec la reine. Le prince devait se jeter à ses pieds, lui adresser d'un ton pathétique le discours qui lui était tracé, dans lequel il lui demandait son puissant appui en faveur de la monarchie en danger, la priant de sortir de son illusion respectivement au prince de la Paix, et ne se faisait pas faute d'intéresser son amour-propre en lui parlant de ses infidélités et de sa conduite libertine. Une lettre avec écriture contrefaite datée de Talavera ¹ 18 mars, sans indication de l'année, accompagnait le document. Dans cette lettre, on indiquait au prince les moyens dont il devait se prévaloir pour se moquer du projet de son père de le marier avec une belle-sœur de Godoy et réaliser son union avec une parente de l'empereur. On ne mentionnait pas ces personnages par leurs noms propres, mais par des noms supposés. Malgré cela il était facile de reconnaître clairement ceux auxquels ils se rapportaient; on ne craignait pas de conseiller comme moyen efficace de réussir d'invoquer la Très Sainte Vierge.

La relation de ces faits, telle que nous la trouvons dans l'histoire, est celle, dit l'auteur, que presque tous les auteurs ont donnée; on ne peut en inférer d'une façon certaine une tentative de régicide ni même d'usurpation; au fond de ces variées et ridicules conceptions, on ne découvre qu'une ambition inquiète.

Quoiqu'il en soit, que ces documents aient existé ou non, il paraît que l'on décida de livrer les coupables à l'indignation du pays, rendant les faits publics au moyen d'un manifeste et de procéder contre eux conformément à la loi, en commençant par l'interrogation du Prince avec les formalités convenables.

1. Talavera de la Reina, ville ancienne de 8.000 habitants, située dans une charmante plaine fertilisée par le Tage sur lequel est jeté un pont immense long de 400 mètres et composé de trente-cinq arches. Le Tage est bordé de magnifiques jardins et fait mouvoir des usines. La ville est entourée d'anciennes murailles en partie ruinées. Longtemps apanage des Reines d'Espagne (d'où son nom). Cédée par Jeanne, épouse de Henri II aux archevêques de Tolède.

Le jour suivant, 30 octobre, parut un décret royal tracé de la main de Godoy, on y lisait en substance : « Dieu qui veille sur les créatures, ne permet pas l'exécution de faits atroces lorsque les victimes sont innocentes. Aussi son omnipotence m'a délivré de la plus inouïe catastrophe. J'étais persuadé et vivait confiant dans l'amour de mon peuple et de mes vassaux, lorsqu'une main inconnue m'enseigna et me découvrit la plus énorme et la plus inouïe des trames qui se manigançait dans mon propre palais contre ma personne. Ma vie qui, tant de fois, a été en péril, était déjà une charge pour mon successeur, malgré les enseignements chrétiens que ma paternelle affection et sollicitude lui avait inculqués.

« Il avait admis un plan pour me détruire. J'ai voulu par moi-même savoir la vérité ; me rendant inopinément dans ses appartements, je l'ai surpris recevant de mauvais conseils et instructions de ceux qui complotaient contre moi. J'ai porté à l'examen du gouverneur intérimaire de mon conseil ainsi qu'à celui de ses collègues les faits, afin qu'ils prissent diligemment les mesures nécessaires pour arrêter le mal. Le résultat a été que j'ai décidé l'emprisonnement des traîtres et la mise aux arrêts de mon fils dans ses appartements ; c'est avec peine que j'ai crû opportun de vous divulguer ces faits. »

Grande fût la surprise du pays à la lecture d'un tel document. L'opinion publique était prévenue contre Godoy, on crût généralement que c'était une trame inique ourdie par lui pour perdre le Prince, chacun par ses propres réflexions tâcha de prouver la justesse de ses prévisions. Comment un père, disait-on, peut-il se convertir en accusateur de son fils, quand des troupes étrangères foulent le sol de la patrie.

Malgré cela les conseillers du roi attribuèrent aux faits une grande gravité. Le gouvernement passa immédiatement à tous les ministres étrangers résidant à la cour une relation minutieuse de ceux-ci et Charles IV écrivit cette imprudente lettre à Napoléon : « Mon frère, au moment où je m'occupais des moyens de coopérer à la destruction de notre commun ennemi (l'anglais) et lorsque je croyais toutes les

trames de l'ex-reine de Naples déconcertées avec la mort de sa fille, je vois que dans mon propre palais le complot le plus noir, le plus horrible dessein a été formé par mon fils premier-né, mon successeur : celui de me détrôner et d'attenter à la vie de sa mère. Crime atroce qui doit être châtié avec toute la rigueur des lois. Celle qui l'appelle à me succéder doit être révoquée, un de ses frères sera plus digne de le remplacer dans mon cœur et sur le trône. Maintenant, je tâche de trouver ses complices pour chercher le fil de si incroyable méchanceté. Je ne veux pas perdre un instant à en instruire Votre Majesté impériale et royale, la suppliant de m'aider de ses conseils et de ses lumières. »

Voilà la manière par laquelle le père s'humiliait, comme son fils, devant l'empereur avec une pétition aussi officieuse qu'impolitique au moment où les troupes françaises pénétraient surnoisement sur le territoire espagnol, sans que la sanction du traité de Fontainebleau fut notifiée.

Cette affaire se dénoua par l'aveu implicite du prince fait au ministre Caballero¹, envoyé par la reine à son fils qui l'avait suppliée de le recevoir pour se disculper, profitant un jour de l'absence de son père, qui reconnut avoir cédé en partie aux mauvais conseils de certains des principaux personnages de son entourage, principalement à Eseoquiz, affirmant qu'il n'avait jamais eu la pensée d'attenter aux jours de sa mère, ni voulu usurper la couronne de son père. Il affirma également dans un écrit signé de sa main le rejet qu'il avait fait, constamment, des suggestions de la reine de Naples contre Maria Luisa. Il implora son pardon par lettres écrites à chacun de ses parents. Ceux-ci se laissèrent toucher, le roi pardonna cédant aux supplications de la reine, son épouse bien-aimée, et promit de lui rendre son affection lorsque par sa conduite son fils lui aurait fait connaître son véritable repentir.

1. Joseph Antoine, marquis de Caballero, né en 1760, homme d'Etat, né à Saragosse, mort à Salamanque, en 1825. Nommé par la protection de Godoy, fiscal du Conseil de la guerre (1794), ministre de la justice (1798). Grand-Croix de Charles III (1803) perdit son portefeuille sous Ferdinand VII. Ministre au Conseil d'Etat, gouverneur des Finances (1808), après le départ de Ferdinand pour Bayonne. Membre de la junte qui élut Murat pour président. Conseiller d'Etat en 1809. Joseph suivit ses maîtres en France en 1814. Condamné à l'exil, en 1807, il rentra après 1820.

Il ordonna en outre que les mêmes juges qui avaient entendu dès le début de la cause, continuassent leur information, leur permettant si cela était nécessaire de s'adjoindre d'autres magistrats. L'instruction terminée, ils devaient s'entendre avec lui sur la sentence à rendre en conformité de la loi, et selon la gravité des délits et la qualité des personnages impliqués.

Cependant, le roi Charles IV écrivit de nouveau à Napoléon pour se plaindre de la conduite de son ambassadeur, avec la pensée peut-être de vérifier s'il agissait avec l'assentiment de sa cour. A la lecture de cette lettre, l'empereur s'emporta ; cédant à son premier mouvement il dit qu'il était disposé à déclarer la guerre à l'Espagne, que les faits qui s'étaient déroulés à l'Escurial étaient des pièges tendus au Prince innocent, qu'avant ni après il avait reçu de ses nouvelles ni directement ni indirectement, qu'il allait le mettre sous sa protection, que c'était une machination inventée par l'Angleterre.

Sur le coup, il fait écrire à Madrid, que sous aucun motif ni raison, sous aucun prétexte, on ne parlât, ni publiât, en cette affaire aucune chose faisant allusion à l'empereur et à son ambassadeur. Promptement, il réfléchit sur sa situation risquée, avec une armée dans la péninsule et sans avoir soumis le Portugal. Il s'arrangea de façon à ce qu'Izquierdo écrivit pour détruire l'impression que produirait l'ambassadeur Masareno, le chargeant d'assurer fermement que Junot n'irait pas à Madrid comme cela s'était entendu et que celui-ci n'avait d'autres ordres que d'aller directement en Portugal. Il convenait à Napoléon de ne pas paraître aux yeux de l'Europe mêlé à de si basses machinations parce qu'il ternirait l'idée qu'il avait fait concevoir de sa grandeur à toutes les nations. C'est le souci qui ressort le plus, avec celui d'inspirer une confiance aveugle à l'Espagne, dans l'espèce d'ultimatum que son ministre Champagny¹ présenta à Izquierdo :

1. Jean-Baptiste Nompère de Champagny, duc de Cadore, né à Roanne, en 1756, mourut en 1834. Homme d'Etat. Obtint une bourse au collège de la Fleche, entra à l'Ecole militaire de Paris, était major de vaisseau à 26 ans. Fit quelques campagnes en qualité d'enseigne. Elu aux Etats généraux

1° Demande instante de S. M. que pour aucun motif ni raison et sous aucun prétexte on ne parle ni publie en ce négoce de chose qui ait allusion à l'empereur ni à son ambassadeur à Madrid, que rien ne donne lieu à ce que l'on puisse avoir d'indice ni de soupçon de ce que S. M. I. ni son ambassadeur aient su, ni intenté, ni aidé à aucune chose intérieure d'Espagne.

2° Que si l'on n'exécute pas ce qu'il vient de dire, il le regarderait comme une offensive faite directement à sa personne, qu'il a les moyens de la venger et la vengerait.

3° Déclare positivement Sa Majesté que jamais elle ne s'est mêlée aux choses intérieures de l'Espagne et assure solennellement que jamais il s'en mêlera, que jamais n'a été sa pensée que le prince des Asturies se marie avec une française et encore moins avec Mademoiselle Tascher de la Pagerie, nièce de l'impératrice, promise depuis longtemps au duc d'Areberg ; qu'il ne s'opposera pas à ce que le roi d'Espagne marie son fils à qui bon lui semblera.

4° Que M. de Beauharnais¹ ne s'entremettra pas dans

par la noblesse de Montbrison, il se réunit au Tiers-Etat au sujet du vote par tête, mais il protesta en 1791 contre l'abolition des titres de noblesse. Il se distingua en général par son éloquence et sa modération. Incarcéré en 1792, délivré au 9 thermidor. Bonaparte l'appela au Conseil d'Etat en 1800, l'envoya comme ambassadeur à Vienne, de 1801 à 1804 et lui confia à cette époque le ministère de l'Intérieur avec l'instruction publique et les Beaux-Arts. A ce titre, il soumit à l'empereur le projet d'organisation de l'Ecole des Chartes. Ayant remplacé Talleyrand aux Affaires étrangères en 1807, il accompagna Napoléon au Congrès d'Erfurt en 1808 ; il venait d'être nommé duc de Cadore. A la suite de la campagne d'Autriche, en 1809, il négocia le mariage de l'empereur avec Marie-Louise, perdit son portefeuille en 1811, fut néanmoins nommé intendant de la Couronne, sénateur en 1813, secrétaire d'Etat de la régence, ce qui ne l'empêcha pas de voter en 1814 la déchéance de Napoléon. Louis XVIII le fit entrer à la Chambre des Pairs. Au retour de l'île d'Elbe, il reprit l'intendance des domaines, mais à la deuxième restauration, en 1815, il fut exclu de la liste des pairs ; cependant, à force d'instances, il obtint d'y rentrer en 1819. Rallié en 1830, à la monarchie de juillet, il appuya de ses votes en siégeant au centre droit. — Bouillet. Dict. des Dict., P. Guérin.

1. François, marquis de Beauharnais, né à la Rochelle en 1756, mort en 1816. Homme politique. Envoyé aux Etats généraux, il se rangea à l'Assemblée Nationale, du parti de la noblesse, vota constamment avec le côté droit et protesta les 12 et 15 septembre, contre tous les actes de cette Assemblée. A la fin de la session, il publia une lettre à ses commettants qui fit sensation. En 1792, il conçut avec d'Hervilly, de Briges et de Viomenil, pour la délivrance de la famille royale, un plan qui échoua par l'arrestation d'un des conjurés, le baron de Chambon. Il se rendit à l'armée du prince de Condé, où on lui confia les fonctions de major général. C'est de là qu'il

les affaires d'Espagne, mais que Sa Majesté ne le retirera pas, et que rien ne doit se laisser publier ni écrire dont on pourrait inférer contre cet ambassadeur.

5^o Et principalement, que se mettent à exécution stricte et prompte, les conventions arrêtées le 27 octobre dernier, que l'on ne laisse pas d'envoyer les troupes promises pour l'expédition du Portugal, qu'en aucun point elles manquent et que si elles manquent, S. M. ne pourra moins que de reconnaître cette faute comme une infraction au convenio arrêté.

Charles IV répondit à cette lettre par une nouvelle humiliation ; constatant que telle n'est pas sa pensée, cependant il désire l'apaiser, promet de donner sa pleine approbation au mariage du prince, s'il se rend à ses supplices et lui fait les plus vives protestations d'amitié.

Débrouillés de cette façon, les retentissants faits de l'Escurial, relativement au principal accusé, le pardon de ses complices fut conséquent.

Le fiscal de l'assemblée nommé pour poursuivre et soutenir dans le procès demanda la peine des traîtres qu'impose la loi, pour Escoiquiz¹ et le duc del Infantado², d'autres

écrivit une lettre à la Convention, dans laquelle il s'offrait comme défenseur de Louis XVI. Il demanda également aux puissances de le faire transporter avec cinq cents hommes en Vendée pour y combattre contre la République. Après le 18 brumaire, par l'intermédiaire de sa belle-sœur Joséphine, il fit parvenir au premier Consul une lettre par laquelle il l'engageait, au nom de la seule gloire qu'il lui restait à acquérir de rendre le sceptre aux Bourbons. Après le mariage de sa fille, Emilie-Louise avec Lavalette, il put rentrer en France (1804). Ambassadeur en Etrurie et ensuite auprès de la cour de Madrid, il soutint le prince des Asturies contre le prince de la Paix, ce qui le fit rappeler. Sous la Restauration, il fut élevé à la Pairie en 1814.

1. Don Juan Escoiquiz, homme d'Etat et littérateur, né en Navarre en 1760, chanoine de la cathédrale de Saragosse. Nommé précepteur du prince des Asturies, depuis Ferdinand VII. Ennemi mortel du prince de la Paix ; il fut un des premiers moteurs de la révolution qui chassa du trône Charles IV pour y mettre son fils Ferdinand. Ce fut lui qui décida ce prince au voyage de Bayonne, et il l'accompagna en France en 1808. Après l'événement qui suivit ce voyage, il tenta vainement de faire rendre la liberté aux princes espagnols et fit éclater hautement son indignation des mauvais traitements exercés contre eux. Il rentra en Espagne avec Ferdinand VII dont il devint un moment ministre en 1814. Bientôt, il perdit la faveur du roi et mourut en exil à Pronda en 1820.

2. Duc de l'Infantado (1773-1841). Homme d'Etat espagnol, né à Madrid, Conseiller du prince des Asturies (Ferdinand VII). Fut impliqué dans le procès intenté à ce prince par l'influence de Godoy. Fut colonel dans l'armée

moins graves pour divers membres de la servitude du Prince. Mais quand arriva le jour de la sentence (janvier 1808), les juges qui avaient vu absoudre le Prince et extraire de la cause ses déclarations avec celles de l'ambassadeur et qui sans doute connaissaient les craintes du palais respectivement à Napoléon non seulement méprisèrent la pétition, mais déclarèrent libres de toute charge les accusés, les replacèrent dans leur bonne renommée, et dignes de continuer à mériter les emplois et bonnes grâces du roi. Après tout, le roi, à la fin du procès, donnant la plus complète satisfaction à l'empereur, condamna, par lui-même, procédant gouvernementalement, à la réclusion et à l'exil, Escoiquiz, les ducs de San Carlos¹ et de l'Infantado avec quelques-uns des autres que l'on avait soupçonnés comme les principaux complices, sinon auteurs des écarts du prince.

Semblable dénouement eût le fatal résultat de consommer l'égarément de l'opinion publique.

Lorsqu'apparut le décret d'accusation du prince des Asturies, prévenue comme elle se trouvait en sa faveur, elle le supposa l'effet d'une nouvelle machination du favori avec laquelle il pensait peut-être réaliser son projet d'usurpation. En voyant qu'au bout de cinq jours le prisonnier était relâché et absous, le peuple persista encore plus dans son opinion, confirmée davantage, lorsqu'il vit qu'un haut tribunal, dont les membres choisis exprès, renvoyaient également absous ceux contre lesquels on avait informé comme étant complices. Ne se rendant pas parfaitement compte des dessous de ce malheureux procès, il continua de plus en plus à accuser Godoy de tyrannie vis-à-vis du prince.

Mais le plus transcendant et funeste résultat que produisit cette célèbre cause de l'Escurial fut l'influence qu'indubitablement elle exerça sur l'esprit de l'empereur, occupé alors à résoudre les destinées de l'Espagne.

du roi Joseph, qu'il combattit en 1809. Entra dans le cabinet formé par Ferdinand VII (1814). Devint président du Conseil de régence (1824) et chef du ministère (1825-1826).

1. Don Miguel de Carvajal, duc de San Carlos. Homme politique espagnol, né à Lima en 1771, mort à Paris en 1828. Ambassadeur à Vienne en 1815, à Londres en 1817, ministre plénipotentiaire près la cour de France ; ambassadeur d'Espagne à Paris. — Dict. des dict., P. Guérin.

Introduites en Espagne les armées de Napoléon prirent le chemin du Portugal par Burgos¹, Valladolid², Salamanque³. Le 19 novembre 1807, Junot général des troupes françaises réunies à quelques forces espagnoles sous le com-

1. Burgos, ville de 15.000 habitants, capitale de la vieille Castille. Climat froid et généralement humide. Les hivers les moins rigoureux y durent au moins huit mois. L'été est court, et souvent il est nécessaire de se couvrir comme au mois de janvier. Cathédrale merveilleuse du XIII^e siècle ; son portail et ses deux clochers d'architecture gothique, de 84 mètres d'élévation produisent une impression indéfinissable au premier aspect. Vue d'un peu loin, elle s'élève dans toute sa splendeur dominant la ville et le pays.

La façade principale placée vers l'ouest, est une merveille de dentelle de pierre. L'intérieur de cette cathédrale répond à la magnificence de l'extérieur. En montant vers le château, on rencontre l'arc de triomphe élevé par Philippe II à Fernan Gonzalès. Il est de style dorique et d'un bel effet, etc.

2. Valladolid, ville de 57.000 habitants, à 691 mètres d'altitude ; bâtie sur la rive gauche du Pisuerga, climat sain et atmosphère généralement pure. Beau ciel, température assez froide et humide pendant l'hiver et le printemps, très chaude pendant deux mois d'été et très agréable en automne. Résidence du capitaine général de la vieille Castille ; siège d'un évêché ; université, académie des beaux-arts ; musée. Belles et nombreuses promenades. La cathédrale dont la façade se compose de deux corps d'ordre dorique. L'intérieur est simple, sans ornements et d'une véritable grandeur architecturale. Le trésor possède un magnifique ostensor en argent pesant 63 kilog. 196 gr. ; il sert aux processions de la Fête-Dieu. Il y a plusieurs belles places ; la Plaza Mayor, la Plaza Campo Grande, l'Alameda de Recoletos est la promenade favorite.

3. Salamanque, ville de 14.000 habitants, surnommée Petite Rome, à cause de ses richesses monumentales, et pour son université célèbre. La ville est entourée d'anciennes murailles percées de neuf portes. Le pont jeté sur le Tormes est une des antiquités les plus curieuses de Salamanque. Il se compose de 27 arches et mesure plus de 400 mètres de long. Les maisons de la ville sont généralement anciennes, dont la plus curieuse est la casa de las Conchas, ainsi nommée en raison de la grande quantité de coquilles parsemées sur sa façade. Le patio ou cour intérieure se distingue par une grande richesse d'ornements. La plaza Mayor ou grande place est un vaste carré entouré de 80 arches, dont les tympans renferment des médaillons représentant la série des rois et des hommes célèbres de l'Espagne. Lors des courses de taureaux, cette place peut réunir 16 à 20.000 spectateurs.

L'archevêché, monument somptueux, d'un aspect grandiose. La cathédrale est une œuvre majestueuse, dans le style gothique moderne. Le portail, d'un magnifique travail, forme trois entrées. Les proportions intérieures de l'église sont remarquables, les voûtes élancées et hardies. L'ornementation se compose d'un grand nombre de statues, de bas-reliefs, de fleurons d'une grande délicatesse. Le collège des ordres militaires de Calatrava présente une façade grandiose. — L'Université se fait gloire d'une très ancienne origine. Au XII^e siècle, déjà on professait dans la vieille cathédrale. Alphonse IX, roi de Léon, fonda l'Université, à laquelle Ferdinand III concéda d'importants privilèges. Au XIV^e siècle, elle était citée au second rang, parmi les quatre grandes universités de l'Europe ; elle atteignit, au XVI^e siècle, la plus haute période de sa célébrité. La bibliothèque possède environ 60.000 volumes.

mandement du général Carrafa, pénétra sans résistance dans le royaume voisin vis-à-vis Castello-Branco¹, ayant annoncé par une proclamation datée d'Alcantara² aux Portugais que l'empereur l'envoyait seulement pour faire cause commune avec leur aimé souverain contre les tyrans des mers et pour sauver leur belle capitale du sort de Copenhague. Mais à Abrantès³, vingt-cinq lieues avant d'arriver à Lisbonne, son langage avait complètement changé de ton ; il écrivit au premier ministre du régent avec cette franchise insultante d'un soldat : « Dans quatre jours, je serai à Lisbonne, mes soldats regrettent de n'avoir pas eu à tirer un seul coup de fusil, néanmoins ne leur procurez pas l'occasion de le faire, parce que vous feriez très mal en cela. »

La cour de Lisbonne, n'apprit qu'à ce moment l'entrée des ennemis sur son territoire, occupée qu'elle était, à discuter intempestivement quel parti elle devait suivre, celui de la France ou celui de l'Angleterre, et finissant par soit choisir le pire moyen, qui était de temporiser jusqu'au moment où elle serait avisée de la direction que prenaient les

1. Castello-Branco, ville de 6.000 habitants, sur la jolie rivière de Lira, un double mur flanqué de sept tours fortifie la ville, et elle est en outre défendue par un très ancien château. La cathédrale, les autres églises, ainsi que les hôpitaux et une maison de charité, méritent une visite.

2. Alcantara, ville de 4.000 habitants, est construite sur une grande roche qui domine et encaisse le lit du Tage, et encore entourée d'une muraille de six mètres de haut et de deux mètres d'épaisseur. Les rues sont étroites, presque toutes en pentes rapides. L'attention du visiteur se porte dès l'abord sur le couvent de San Benito (Saint-Benoît), qu'occupaient les chevaliers frères, de l'ordre d'Alcantara. L'œuvre importante d'Alcantara, c'est le pont gigantesque jeté à travers le lit profond du Tage, au nord-ouest. Il a été construit par Trajan, l'an 98 de l'ère chrétienne, et porte côte à côte la plaque de marbre qui rappelle sa fondation et l'inscription commémorative de la restauration ordonnée en 1543 par Charles-Quint. Il mesure 188 mètres de long, 8 mètres de large ; sa hauteur comprend 10 mètres dans l'eau, 48 mètres au-dessus de l'eau, 1^m60 de parapet, ensemble près de 60 mètres de hauteur. Il forme six arches de grandeurs différentes, et il est entièrement construit en blocs de granit sans ciment. Une tour de treize mètres de hauteur s'élève au milieu. L'une des petites arches, coupée en 1713, reconstruite en bois en 1818, fut incendiée pendant la guerre civile de 1836.

3. Abrantès, ville du Portugal de 5.000 habitants, de l'autre côté du fleuve. Position importante, considérée comme un des boulevards du royaume. Quatre églises parmi lesquelles Saint-Vincent avec un couvent rempli de curieux détails d'architecture. Commerce de vins, fruits, de blés.

troupes françaises d'Espagne. Elle entra alors dans la voie des concessions, mais il était trop tard. Écoutant alors les propositions de l'Angleterre, le régent Don Juan¹, quitta le 27 Lisbonne avec toute sa famille et alla fonder l'empire du Brésil puisqu'il était obligé pour lors d'abandonner le Portugal.

Ce fut un jour de deuil pour les Portugais qui voyaient s'éloigner pour un temps indéterminé leur bon prince et sa virile épouse entourés de leurs nombreux et tendres enfants. Junot n'eut qu'à s'emparer facilement du trône et du royaume qu'on lui abandonnait.

Une junte composée de cinq membres fut nommée au départ du régent, comme étant dépositaire de l'autorité royale du prince. Tout d'abord, elle fut respectée sans autre altération que l'adjonction d'un membre français, ayant pour objet de la fiscaliser et de lui faire savoir la volonté de l'empereur, uniquement celle que Junot fit accomplir dès le premier jour.

Il exigea, premièrement du commerce, à titre d'emprunt forcé, un impôt de deux millions de cruzados². Ensuite il fit voir sa pensée en ordonnant d'arborer le drapeau français sur l'arsenal, et finit par la déclarer tout à fait en ordonnant pour le 15 une grande revue de ses troupes, qu'il termina par l'érection du drapeau sur le château royal, saluée de vingt-cinq coups de canons par tous les forts, acte de souveraineté ignoré de personne.

Les divisions espagnoles d'Estramadure et de Galice avaient pénétrées également avec des dispositions guerrières ; mais il fut facile de juger également que c'était par force et à contre cœur qu'elles étaient entrées sur le territoire de leurs voisins amis ; car elles respectaient leurs foyers et ne s'adonnaient pas au pillage et à la violence comme les troupes françaises.

Deux mois à peine après la signature du traité de Fon-

1. Jean VI de Bragançe, régent de Portugal.

2. Croisade, ancienne monnaie de Castille et de Portugal ; ainsi dénommée, parce que cette monnaie de Castille a été fabriquée à l'occasion de la croisade accordée au roi de Portugal par le pape Nicolas V : elle valait 3 fr. 30 la pièce. (Dict. des Dict., P. Guérin).

tainebleau, Napoléon déjà songeait à ne pas observer ses stipulations. Ses hésitations, craintes et doutes vis-à-vis de l'Espagne en sont une preuve.

Il fit entrer deux nouveaux corps d'armée sur le territoire espagnol sans la permission de Charles IV. Peu après, Junot rompt ouvertement le traité de Fontainebleau en déclarant officiellement le Portugal sous le gouvernement exclusif de Napoléon. Il était facile de se rendre compte que les vues ambitieuses de l'empereur sur la péninsule ne se borneraient pas au seul Portugal.

La nation, ignorant les stipulations du traité de Fontainebleau, ne pouvait connaître les dangers dont elle était menacée et pour plus grande fatalité elle voyait avec un certain plaisir l'entrée des troupes françaises. Beaucoup s'imaginaient qu'elles venaient renverser du pouvoir le favori et appuyer l'élévation de l'objet de ses espérances, le désiré Ferdinand. Elle disait hautement : Nous arrivons au jour où le grand Napoléon, maître du Portugal, nous fera connaître les moyens imaginés pour atteindre la soumission de ce peuple dont il reconnaît la valeur.

Bientôt les Français s'emparèrent traitreusement des forteresses de Pampelune¹, Barcelone², Figueras³, Saint-

1. Pampelune, ville forte de 22.500 habitants. Chef-lieu de l'intendance de ce nom et de la capitainerie générale de la Navarre, sur l'Arga ; siège d'un évêché. Pampelune domine tout le pays. Ses fortifications sont en assez mauvais état, notamment celles de la citadelle. Elles forment à peu près un quadrilatère rectangulaire. La citadelle est au sud-ouest. La ville est d'un joli aspect ; bien bâtie et bien administrée. La place de la Constitution, une des plus grandes qui soient dans la Péninsule, présente un grand carré. Au centre est une fontaine monumentale. Cette ville très ancienne, fut fondée ou restaurée par Pompée ; longtemps capitale de toute la Navarre, elle devint après la formation des deux Navarre, française et espagnole (1512), la capitale de la Navarre espagnole.

Prise en 778 par Charlemagne, enlevée en 1521 par André de Foix, seigneur de Lesparre, frère de Lautrec, qui la perdit la même année. C'est au siège de Pampelune par les Français qu'ignace de Loyola qui défendait la place fut blessé à la cuisse.

La cathédrale est remarquable ; de style gothique, les deux tours de cinquante mètres de hauteur sont majestueuses, elles renferment dix cloches, dont la principale pèse, dit-on, 119 quintaux métriques. La promenade la plus importante de la ville est la Taconera. La place des Tauxeaux occupe une circonférence de 252 mètres et peut contenir huit mille personnes.

2. Barcelone, capitale de la capitainerie générale de la Catalogne et de l'intendance de Barcelone, sur la mer, avait en 1890 272.481 habitants,

Sébastien¹. Devant les protestations de Charles IV, Napoléon essaya de se justifier. Il lui envoya à cet effet Izquierdo, chargé de lui remettre un mémoire composé de dix-huit articles tous plus ou moins contraires aux intérêts du roi. A la lecture de ce document singulier, Charles IV resta stupéfait et ne pouvant croire ce qu'il entendait, il ordonna à Izquierdo de le relire une seconde fois.

Étonné de ce qu'il venait d'entendre relire, le roi demanda à celui-ci son opinion sur les véritables intentions de l'empereur des Français, ce qu'il avait entendu dire à ce sujet dans les salons de la cour, les observations et nouvelles que ses amis pouvaient lui avoir apprises.

Il fut atterré d'apprendre que, d'après lui, l'empereur

évêché ; climat d'une grande douceur, ville très commerçante, siège d'une université. Fondée vers 230 ans avant Jésus-Christ, par Amilcar Barca. Barcelone appartient successivement aux Carthaginois, aux Romains, aux Goths, aux Français, sous Charlemagne. Puis fut le chef-lieu d'un comté vassal de la France jusqu'en 1258. Prise par les arabes en 986, par les Français en 1697 et 1714. La citadelle est au nord-est de la ville, elle est bien construite et bien entretenue. Le château de Monjuich occupe le sommet d'une montagne isolée. Ses fortifications forment une enceinte irrégulière, presque inabordable de tous les côtés. Il peut contenir une garnison de neuf à dix mille hommes. La cathédrale date des premiers siècles de l'Église. Les caractères dominants de cette église sont les tours élancées qui la dominent, la hauteur de ses voûtes soutenues par des piliers d'une grande éléance et d'une grande hardiesse, etc.

Barcelone s'embellit et se transforme ; les vieilles rues s'élargissent. Les maisons modernes sont généralement construites avec goût, à façades ornées de balcons.

3. Figueras, place forte (9.000 habitants), à 44 kil. sud-ouest de Perpignan. Citadelle nommée le castillo de San Fernando (le château de Saint-Ferdinand), à six cents mètres de la frontière française ; elle renferme de magnifiques logements qui peuvent recevoir 20.000 hommes ; de belles écuries pour 500 chevaux, un arsenal, magasin à poudre. D'immenses souterrains à l'épreuve de la mine et de la bombe.

Du haut du fort, on jouit d'une vue magnifique, au nord, sur les Albères, à l'ouest sur des collines plantées d'oliviers ; vers l'est, sur une plaine fertile et sur le golfe de Rosas.

1. Saint-Sébastien, ville de 15.000 habitants, dans les provinces basques, chef-lieu de l'intendance de Saint-Sébastien et de la capitainerie générale de Guipuzcoa ; sur un îlot du golfe de Gascogne qui communique au continent par un pont, à 62 kilomètres de Pampelune. Port assez sûr, mais d'une entrée difficile ; fortifications importantes ; château-fort sur le mont Orgullo, à 116 mètres au-dessus de la mer. La ville a été presque entièrement rebâtie depuis le siège de 1813.

Avant le IX^e siècle, cette ville portait le nom d'Izarun. Elle souffrit beaucoup, dans toutes les guerres entre la France et l'Espagne.

avait la ferme résolution de s'emparer, tout au moins des provinces frontières, probablement du sol même de l'Espagne.

Nous n'avons pas à examiner cette prétendue justification de Bonaparte, tissu de perfidies. Le résultat fut que Godoy, devant la patente fausseté de Napoléon, s'indigna et résolut de prendre la défense de la couronne et de l'honneur de l'Espagne.

Le deuxième corps d'armée d'observation de la Gironde franchissait la frontière du royaume, lorsque le favori proposa, en un conseil tenu extra ordinairement, qu'on exigeât de l'empereur qu'il retirât ses armées, en vertu des traités existants, comme n'étant plus nécessaires pour la soumission du Portugal, puisqu'il était déjà occupé militairement. Qu'il se refusait à cette réclamation si juste, on lui déclarerait la guerre, révélant clairement alors à la nation ses insultes, perfidies et tendances.

Le Conseil, qui était en majeure partie composé de fernandistes, rejeta sa proposition et Charles IV, qu'épouvantait l'idée d'une guerre avec l'oppresser de l'Europe et le premier à déprécier la nation, se méfiant de son énergie, parut adhérer à la majorité. Le favori éconduit demanda au roi la permission de se retirer, ayant l'intention d'aller dans sa principauté des Algarves¹ pour commencer le soulèvement de l'Espagne contre son faux ami. Mais Charles ne voulut pas lui accorder sa demande, alléguant n'avoir pas en si épineuses circonstances d'autre personne d'autant de confiance parmi les autres conseillers et de ne pouvoir pas plus se fier dans la sincérité de son fils Ferdinand que dans celle du même Bonaparte.

Le monarque et son favori étaient dans les hésitations et mécontents, lorsqu'arriva Izquierdo avec l'étrange

1. Les Algarves (cuneus), province du Portugal la plus méridionale, bornée au sud et à l'ouest par l'Océan Atlantique, au nord par l'Alentejo ; à l'est par l'Espagne. Jadis, l'Algarve s'étendait sur les deux rives de la Guadiana. Du VIII^e au XIII^e siècle, ce pays appartenait aux Arabes (en leur langue, le mot Gab ou Gherb va ou vient, Al Garve veut dire couchant). Alphonse II roi de Portugal la prit en 1250 et céda en 1254 la portion orient à l'est de la Guadiana au roi Alphonse X de Castille, d'où les noms d'Algarve espagnole (depuis absorbée dans l'Andalousie) et d'Algarve portugaise.

justification de la profanation du sol espagnol et la mission qu'apportaient les armées françaises.

Irrité de voir sa bonne foi et sa crédulité si indignement moquées, le roi se décida à suivre les conseils de Godoy qui l'excitait à se transporter dans le parage sûr de quelque co-action matérielle et à répondre à toutes les accusations et renverser les sophismes de l'audacieux mémoire de Bonaparte. Malheureusement, cette protestation ne fut pas faite avec toute l'énergie que réclamait l'offense. Le favori qui pactisait avec la France se servit d'un argument efficace pour faire revenir le roi sur ses résolutions de résistance. Il lui annonça que l'empereur se servant des mêmes moyens que par le passé, venait de faire pénétrer dans la péninsule et sans son autorisation, de nouvelles troupes ; il avait réuni une nouvelle armée composée de 19.000 hommes, plus 6.000 hommes de la garde impériale, avec le titre plus significatif de corps d'observation des Pyrénées occidentales, qu'il mit sous les ordres de Bessières duc d'Istrie¹, et dont il pressa l'entrée.

Avec cette quatrième armée, il y avait dans la péninsule, sans compter les forces du Portugal, cent mille soldats de Napoléon occupant la moitié de son territoire, sans avoir encore manifesté leur but. Murat² qui avait été mis

1. J.-B. Bessières, duc d'Istrie, maréchal de l'empire et colonel général de la garde impériale, né à Preissac en Quercy, en 1768, d'une famille pauvre. Il entra d'abord dans la garde constitutionnelle de Louis XVI comme simple soldat ; fit les guerres de la République, se distingua surtout à Rovérédo et à Rivoli. Après ce dernier combat, le général Bonaparte, témoin de sa bravoure, l'attacha à sa personne en le nommant commandant des Guides qui formaient sa garde, et peu après il l'emmena en Egypte avec le titre de général de brigade. Les batailles de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Wagram lui assignèrent un rang distingué parmi les chefs de l'armée française. Il passa en Espagne, en 1808 et gagna la bataille de Medina del Rio-Seco (14 juillet). En Russie, il commanda la cavalerie de la garde impériale. Fut tué en 1813, le 1^{er} mai, à Lutzen en Saxe, par le premier boulet, parti ce jour-là des batteries ennemies. Napoléon fit transporter son corps aux Invalides.

2. Joachim Murat, roi de Naples, né en 1771, à la Bastide, près de Cahors, élève boursier au collège de Cahors, continua ses études au Petit Séminaire de Toulouse, puis s'enrôla dans le régiment des Ardennes, cavalerie, chef de brigade (1793.) Le 26 février 1796, Bonaparte ayant été nommé commandant en chef de l'armée d'Italie s'attacha Murat comme premier aide de camp. Il se fit remarquer par son intrépidité sur les champs de bataille de Dego, de Ceva, de Mondovì, chargé de porter à Paris les drapeaux conquis sur les Austro-Sardes, il en revint général de brigade ; nommé par

à la tête comme lieutenant de l'empereur fut le premier qui fit savoir, dans une proclamation à ses soldats datée de Bourges (3 mars) de traiter les Espagnols, nation estimable par tant de titres, comme ils traiteraient les Français eux-mêmes, l'empereur voulant seulement le bien et la félicité de l'Espagne. Les rois et Godoy qui connaissaient la véritable signification de ces paroles se décidèrent à la fin à prendre

le Directoire. Le 19 mai 1798, il suivit Bonaparte en Egypte et se signala à la prise d'Alexandrie, aux Pyramides, au siège de Saint-Jean d'Acre, au Mont-Thabor, eut une part décisive à la victoire d'Aboukir qui lui valut le grade de général de division en 1799. Il seconda vigoureusement Bonaparte au 18 brumaire, qui en reconnaissance lui donna la main de sa sœur Caroline (1800), et le fit commandant de la garde des consuls. Au mois de mai 1800, il eut le commandement de l'armée d'Autriche et entra triomphalement à Milan le 2 juin, occupa Plaisance le 9, et commanda la cavalerie à Marengo ; après cette bataille, Bonaparte lui décerna un sabre d'honneur. En janvier 1801, il eut le commandement de l'armée d'observation destinée à replacer le pape sur le trône pontifical, il chassa les Napolitains des Etats de l'église. Le 15 janvier 1804, il reçut le titre de gouverneur de Paris. Fait maréchal du nouvel empire, le 19 mai 1804, il devint successivement prince, grand-amiral, grand-aigle de la Légion d'honneur, chef de la 12^e cohorte. A la reprise des hostilités avec l'Autriche, en 1805, il dirigea les opérations de la cavalerie, et fit son entrée à Vienne, le 11 novembre ; contribua puissamment au succès de la bataille d'Austerlitz, 2 décembre 1805. Reçut le grand-croix de l'ordre de la couronne de fer des mains de Napoléon, 20 février 1806 ; créé grand-duc de Berg et de Clèves, le 15 mars, et roi de Naples, le 15 juillet 1808. Dans la campagne, contre la coalition de la Prusse et de l'Angleterre, de la Russie et de la Suède, toujours à la tête de la cavalerie Murat poursuivit les Prussiens jusqu'aux portes de Leipzig, contribua à la victoire d'Iéna, attaqua Blücher dans Lubeck, qui se rendit à lui avec ses troupes et un immense matériel.

Murat entra en vainqueur à Varsovie, et fit des prodiges de valeur à la bataille d'Eylau, se trouva à Friedland. Après Tilsitt, il eut le commandement de l'armée envoyée à la conquête de l'Espagne. En avril 1812, Napoléon le mit à la tête de la cavalerie de la grande armée et se distingua encore aux batailles d'Ostrowno, Smolensk, Moskowa. Pendant la désastreuse retraite de la grande armée, Napoléon lui confia le commandement de ses débris, mais revint à Naples, le 8 janvier 1813. Il rejoignit l'empereur pendant la campagne de 1813, mais l'abandonna après la perte de la bataille de Leipzig, retourna à Naples et fit campagne avec l'Autriche et les alliés contre la France.

Pendant les Cent jours, il changea de politique, et assura l'empereur de sa coopération effective. Le 30 mars 1806, il commença en Italie les hostilités contre les Autrichiens ; d'abord vainqueur, il dut évacuer Bologne le 15 avril. Poursuivi par les troupes anglaises, il fut battu le 2 mai à Tolentino. Le 18 mai, il rentra à Naples où il ne put rester plus d'un jour ; le lendemain, il partit pour Gaète avec sa famille, et de là fit voile pour la France, arriva à Cannes le 25 et se mit inutilement aux ordres de l'empereur, qui ne daigna même pas lui répondre. Après Waterloo, il tenta le retour dans ses anciens Etats.

Le 8 octobre, il débarquait au Pizzo, sur les côtes de Calabre, le 13, il était pris et fusillé sur la décision d'une cour martiale présidée par le général Nunziante. (*Catalogue Historique des généraux français*, par L. de la Roque.)

une résolution décisive, la résistance, ou à l'exemple de la cour de Portugal de fuir en Amérique.

Afin d'éprouver l'opinion publique, respectivement au premier sujet, la cour abandonna l'Escurial sa résidence ordinaire et s'établit à Madrid. Elle reconnut avec douleur, mais sans surprise, parce qu'elle n'ignorait par son impopularité, que les esprits étaient en expectative et que par l'effet des intrigues de Beauharnais et des lettres que les agents fernandistes écrivaient de Paris, l'opinion vulgaire était si égarée qu'on s'attendait d'un jour à l'autre voir Napoléon en Espagne pour chasser le favori du pouvoir et élever Ferdinand sur le trône soit seul, soit en compagnie de son père. Il courait aussi de vagues rumeurs d'un voyage de la cour, qui inquiétait les gens, supposant que c'était l'œuvre du favori désireux de conserver son empire sur les rois.

Dans cette intelligence, les partisans du prince des Asturies dans la cour, déployaient toute espèce de moyens pour éviter la réalisation de ce voyage. Un jour, la reine, en l'absence de Godoy, trouva sur sa table une lettre anonyme, fraîchement écrite, lui disant : « Que les conseils du favori et d'Izquierdo n'étaient pas désintéressés, mais que la nation était alarmée par la crainte de se voir abandonnée par ses rois ; qu'au lieu de s'enfuir, ils devaient aller recevoir l'empereur, l'accueillant, comme un ami, qui se proposait de resserrer avec un lien de famille les liens naturels des deux nations. » Cette lettre se terminait en menaçant de la possibilité d'un tumulte si le projet se réalisait : Charles IV attéré avec cette menace et avec la preuve que le projet avait été percé, malgré qu'il eût été confié seulement à ses fils, appela Caballero pour qu'il s'informa du véritable état des esprits. Celui-ci qui s'était livré aux fernandistes, profita de l'occasion pour lui dire que les rumeurs de son voyage en Andalousie, causait une grande inquiétude au peuple, et que pour sa part, il le réprouvait, d'autant plus qu'au contraire de ce qu'il lui avait entendu dire, il avait des soupçons que le prince des Asturies ne l'accompagnât pas.

La peur du roi augmenta avec cette révélation ; puis voyant que son fils avait confié le secret à Caballero, il soup-

çonna que par lui, il avait aussi transpercé dans le public et qu'il se trouvait d'accord avec ses partisans pour entraver le voyage avec la menace de la lettre anonyme, qu'il remit au ministre, le chargeant de vérifier l'exactitude des faits.

Peu de temps après, Godoy se réunit aux rois, déjà transférés à Aranjuez pour être en route et leur rendit compte des ordres qu'il avait donnés de Madrid aux divisions de Portugal pour qu'elles se retirassent, avertissant les généraux Solano¹ et Carrafa, qu'ils vinssent se placer à Talavera et Toledo² pour protéger sa marche. Le voyage arrêté resta définitivement résolu en conséquence des nombreux rapports parvenant de Madrid annonçant la marche accélérée et combinée des troupes de Dupont³ et Moncey sur la capi-

1. Don Francisco Solano, marquis del Socorro, lieutenant général, né en 1770, mort en 1808. Prît part aux campagnes de 1793, 1794, 1795, dans les Pyrénées contre la France, puis servit la République Française comme volontaire en 1796. Devint ensuite capitaine général de l'Andalousie et gouverneur de Cadix. Il fut égorgé par la populace de cette ville, qui l'accusait de préparer trop lentement la défense contre les Français. Ce fut le premier acte de résistance des espagnols à Napoléon.

2. Toledo (Tolède), ville de la Nouvelle-Castille (18.000 habitants). Chef-lieu de l'intendance de Tolède, sur le Tage à l'altitude de 568 mètres. Celle de la voie ferrée est de 509 mètres. Archevêché, dont le titulaire est primat d'Espagne. Très vaste cathédrale, commencée en 1227, la construction dura deux siècles et demi. L'architecture est du style gothique le plus pur, l'extérieur est d'une grande majesté. La porte du Pardon est la plus grande et la plus riche des trois portes de la façade principale à l'ouest ; à droite de la façade s'élève la tour dont la hauteur totale est de 90 mètres. La grosse cloche pèse 17.860 kilogr. L'Alcazar, ancien palais des rois Maures, a été fort embelli par Charles-Quint. Jadis université célèbre de 1707 à 1807. On y voit les restes d'un cirque romain. On croit Tolède d'origine Phénicienne. Les Romains lui donnèrent le titre de colonie. C'est là qu'était alors réuni l'or des mines de l'Espagne. Les rois Goths en firent leur capitale. Les Arabes la prirent en 714 et la gardèrent, malgré les révoltes qui y eurent lieu. Lors du démembrement du califat de Cordoue, et la ville en 1085. Tolède devint alors la capitale de la Castille. Sous Charles-Quint, elle le fut de toute l'Espagne ; Philippe II transporta ce titre à Madrid. Tolède a eu, dit-on, 200.000 habitants, au temps des Maures. Il s'y est tenu sous les Goths dix-sept conciles, la plupart remarquables sous le rapport politique. Hors de la ville, à un kilomètre, sur la rive droite du Tage, la fabrique d'armes blanches. Toutes les armes blanches employées dans l'armée espagnole proviennent de cette fabrique, certaines armes de luxe sont d'une trempe et d'une souplesse extraordinaire. Le palais de don Diego qui fut habité par Henri de Transtamare et qui fut ensuite donné à Du Guesclin n'est plus qu'une habitation particulière.

3. Pierre Dupont de l'Étang, lieutenant-général, né à Chabanaux (Charente), en 1765, mort en 1840 ; fut aide de camp des généraux Théobald et Arthur Dillon, se distingua au combat de l'Argonne. Général de brigade, en 1793, de division en 1797. Combattit à Marengo, au Mincio, prit part

tale¹. Cependant avant de l'entreprendre, Godoy dit au roi qu'il convenait de s'assurer de la décision du prince à les suivre; en vue de cela, on l'appela à une conférence, à laquelle assista aussi le favori.

Dans ce débat de famille, Charles IV remontra à son fils que le seul moyen de sauver la monarchie en péril, du fait de Napoléon, s'il en était temps encore, consistait en l'union

avec éclat aux campagnes de 1805 et de 1806; contribua puissamment à la victoire de Friedland. Obtint d'abord en 1808 des avantages en Espagne, mais bientôt Castanos l'obligea de signer la capitulation déplorable de Baylen. Arrêté à son retour en France comme ayant trahi les intérêts de l'armée, il demeura enfermé au fort de Joux jusqu'au retour de Louis XVIII. Nommé ministre de la Guerre en 1814, il occupa ce poste élevé pendant quelques mois seulement. Fit partie à plusieurs reprises différentes de la Chambre des députés et a commandé la 22^e division militaire.

1. Adrien Jeannot de Moncey, duc de Conéglano, maréchal de France, né à Moncey, le 31 juillet 1754, mort à Paris, le 20 avril 1842, fils d'un avocat au parlement de Franche-Comté; s'engagea à 15 ans dans le régiment de Conti infanterie; sous-lieutenant en 1773, lieutenant en 1791, à la fin de 1792, capitaine de bataillon des chasseurs Cantabres à l'armée des Pyrénées-Occidentales, dans laquelle il resta jusqu'en 1795, général de brigade en février 1794, général de division juin 1794 et chargé du commandement de l'armée, général en chef, le 17 août 1794; il commanda l'armée des côtes de Brest, en 1796; prit en septembre 1796, le commandement de la 11^e division militaire à Bayonne. Bonaparte lui donna, en 1799, le commandement de l'armée de Lyon et l'envoya commander l'aile droite de l'armée du Rhin sur la frontière Suisse; seconda la campagne d'Italie, en pénétrant par la vallée du Tyrol (mai 1800), après la paix de Lunéville, il fut chargé d'assurer la tranquillité dans la capitale. Nommé maréchal de France, grand-officier de la Légion d'honneur, et duc de Conéglano, le 19 mai 1804. Il ne fut pas heureux dans ses campagnes en Espagne. En 1808, il ne put pas pénétrer dans Valence et échoua dans son attaque contre Saragosse. Eut en 1813 le commandement de la garde nationale parisienne. En partant pour la Russie, l'empereur lui adressa ces paroles mémorables: « C'est à vous et à la garde nationale que je confie l'impératrice et le Roi de Rome. »

Le 30 mars 1814, il organisa la défense de Paris et ne mit bas les armes qu'après la capitulation signée par le duc de Raguse. Après la déchéance de Napoléon, il adressa son adhésion au gouvernement provisoire et quelques jours après, alla avec les autres maréchaux au-devant de Louis XVIII. Il fut nommé chevalier de Saint-Louis et continua ses fonctions d'inspecteur général de la gendarmerie. Aux Cent Jours, il accepta sa nomination de pair. Au retour du roi, sa nomination de pair de 1814 ne fut pas maintenue. Ayant refusé de présider le Conseil de guerre pour juger le maréchal Ney, il fut destitué et envoyé aux arrêts pour trois ans au château de Ham. En 1816, il entra en grâce auprès du roi qui lui rendit son grade de maréchal et le 5 mars 1819, la dignité de pair de France. En 1823, il eut le commandement d'un corps d'armée dans la guerre d'Espagne; à son retour, il fut nommé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Il fut gouverneur des Invalides à la mort du maréchal Jourdan, en décembre 1833.

(Catalogue des généraux, op., cit.)

de la famille; que deux volontés en opposition l'une à l'autre était la ruine certaine. « Si tu marches avec moi, suis mes conseils, je te nommerai mon lieutenant avec pleine faculté au militaire et au politique, sans autre condition que de maintenir l'intégrité du royaume, de ne pas admettre de traités onéreux à mes peuples, et ne consentir sous aucun rapport, quelque chose s'opposant à notre sainte foi catholique. Si tu réussis dans cette mission, je t'associerai définitivement au gouvernement; je partagerai avec toi le lourd poids du règne, les jours que Dieu voudra bien me laisser. Si par malheur je me suis trompé dans mon calcul et que toi, Ferdinand, sois celui qui soit attrapé, je reste ton appui pour amender le mal, si cela m'est possible, de n'importe quel côté qu'il vienne.

« Ne crois pas que c'est mon intention d'abandonner le royaume pour traverser les mers. Tu sauras que mon unique ambition est de sauver le royaume par ma main ou la tienne, ou les deux réunies. Réprime cette faction qui s'accrédite avec ton nom et qui sans lui ne pourrait rien. Que mes yeux ne voient pas un tumulte et un trouble qui pourrait nous diviser pour toujours avec déshonneur pour tous les deux et causer la ruine de l'Espagne. Décide-toi dès maintenant, tu es libre, tu n'as pas besoin de conseil étranger, celui de ton cœur seul suffit. Quel que soit le parti que tu choisisses, compte avec l'affection de ton père et de ta mère. »

A peine Charles IV cessa-t-il de parler qu'au même moment Ferdinand se jeta à ses pieds, lui dit embrassant ses genoux et d'une voix humiliée: « Je n'ai pas d'autre volonté, pas d'autre objectif que mon père; je serai plus heureux obéissant aveuglément à un tel père que le Seigneur m'a donné, qu'en commandant, si Dieu le veut, pour le châtement de mes fautes. » Il se retourna ensuite vers sa mère, protestant de son amour pour elle avec les paroles les plus expressives, lui baisant les mains et les mouillant de ses larmes.

Il est à regretter qu'au moment de ces entretiens si solennels et de si tendre expression, ni Charles IV, ni la Reine, ni le favori se souvinrent de donner connaissance au prince des plaintes et propositions qu'Isquierdo avait apportées

de Paris. Peut-être que les révélations que ce pli contenait, peut-être que la disposition que l'empereur manifestait de l'exhérédation du fils, si le père la désirait, aurait produit une réaction instantanée dans l'autre, qui l'aurait fait fuir du chemin de perdition qu'il suivait aveuglément. Placé à côté de son père et appelant d'une voix commune les peuples aux armes, probablement il n'aurait pas donné au monde le triste et honteux spectacle des événements que dès maintenant nous verrons envelopper la cour. Quoiqu'il en soit de la cause qui contribua à cet oubli peut-être volontaire, le résultat fut que les sensations généreuses de Ferdinand disparurent en peu de temps et quand à peine ses larmes furent séchées, il conspira de nouveau contre eux, tel était son caractère naturel.

Ainsi pendant que Godoy donnait les derniers ordres à Solano et à Carrafa, afin qu'ils assurassent avec leurs troupes le chemin que devait suivre le roi, les agents du prince répandaient partout la nouvelle du prochain départ, accompagnée de fâcheux commentaires. On disait que le roi allait traverser les mers et que le favori obligeait le prince des Asturies à suivre son père malgré lui.

Les préparatifs d'un long voyage qui s'observèrent dans la maison d'une amie privilégiée de Godoy furent, pour le vulgaire de la capitale, la preuve la plus concluante de la certitude des rumeurs. L'agitation était telle qu'on se crût obligé pour la calmer, de faire savoir au peuple que la bonne harmonie existait toujours entre le roi et Napoléon et que sa passagère absence n'avait pour autre motif que de prêter attention au décorum de la couronne et à l'indépendance des relations qui se tenaient avec l'empereur.

Malgré ces paroles rassurantes, soit par inadvertance, ou parce qu'on oublia de donner contre-ordre aux troupes de Madrid pour ne pas aller à Aranjuez, le peuple s'ameuta en voyant celles-ci partir. Cette émeute plutôt en faveur du prince des Asturies ne prit fin que lorsque celui-ci contraignit son père à abdiquer en sa faveur, et par le renvoi et l'emprisonnement de Godoy.

L'enthousiasme des Espagnols pour leur adoré prince Ferdinand, monté sur le trône, ne peut se comparer qu'avec

l'adieu que le prince de la Paix (Godoy) leur avait inspiré.

Le nouveau roi prit soin de s'entourer de personnages qui l'avaient aidé à s'emparer de la couronne; à satisfaire ses ressentiments personnels et à aduler le souverain étranger, dont il avait mendié la protection.

Ferdinand fit son entrée à Madrid accompagné de Murat mais la conduite provocante de celui-ci ne tarda pas à inquiéter le peuple et lui révéla les projets que méditait Napoléon.

Les événements d'Aranjuez décidèrent promptement l'empereur à offrir la couronne d'Espagne à son frère Louis roi de Hollande. Mais celui-ci ne voulut pas abandonner la Hollande qu'il possédait en paix, pour l'Espagne, possession qu'il jugeait sans doute plus incertaine que son frère.

Napoléon, résolu de mener à bonne fin de toutes façons ses projets, partit de Paris pour Bordeaux, le 2 avril 1808, avec l'intention de diriger de plus près les opérations tant militaires que diplomatiques et de pénétrer en Espagne si cela était nécessaire, profitant de quelque opportunité qui lui serait offerte par la complication des événements, immédiatement après l'abdication d'Aranjuez.

A peine le beau-frère de Napoléon fut-il entré dans Madrid que Charles IV protesta en secret contre l'abdication qui lui avait été arrachée par la force. Le général français proposa au père et au fils, armés l'un contre l'autre, de s'en rapporter à l'arbitrage de Napoléon et les deux princes consentirent à se rendre à Bayonne. L'empereur qui avait prévu le succès de ses actives démarches, se trouvait dans cette ville depuis le 15 avril. La famille royale d'Espagne y étant arrivée successivement, le prince des Asturies se présenta sous le titre de Ferdinand VII que Napoléon refusa de lui reconnaître. Sa politique lui faisait un devoir de ne point sanctionner le succès d'une révolte. L'empereur eut avec le roi et son fils de nombreuses conférences, pendant lesquelles il réussit à capter leur confiance. Le résultat fut de déterminer Ferdinand à renoncer à la couronne en faveur de son père et ce dernier à céder à Napoléon tous ses droits sur l'Espagne et sur les deux Amériques. Ce fut là le triomphe de la force aux prises avec la peur. Dès que l'empereur se vit nanti des deux abdications, il ne voulut point tenir

compte des droits de l'Espagne et de la confiance des descendants du duc d'Anjou ; il donna en toute souveraineté le royaume espagnol et ses colonies à Joseph Bonaparte, son frère, déjà roi de Naples, le prince Louis l'ayant refusé.

Le vieux Charles IV fut envoyé à Compiègne : son fils, que l'Espagne appelait Ferdinand VII, fut conduit au château de Valençay et ces deux princes dépossédés injustement, eurent pour prisons ces deux résidences.

Une junte d'Espagnols, voués à la fortune et à la politique de Napoléon, se réunit à Bayonne et acclama pour la forme, au nom de l'Espagne, le roi Joseph. Or le vrai peuple d'Espagne, attaché quand même à ses souverains, ne put se résigner à subir l'humiliation d'être gouverné par un prince étranger qu'il n'avait pas demandé et osa se révolter pour secouer le joug du formidable empereur. A peine l'usurpation française fut-elle connue dans la Péninsule que les populations poussèrent un cri de vengeance ; elles jurèrent de ne déposer les armes que lorsque Ferdinand serait libre. Une junte suprême insurrectionnelle fut établie à Cadix et communiqua l'impulsion de la résistance à d'autres juntas qui s'organisèrent dans les provinces.

Le 2 mai, la population de Madrid qui avait appris le départ fixé pour ce jour-là des derniers membres de la famille Royale ; la fille de Charles IV, reine d'Etrurie et ses deux fils les infants Don Antoine et François, résidant dans la capitale, mais forcés de la quitter (les troupes de Murat l'entourant), voulut une dernière fois les saluer. Arrivée aux portes du palais de très bonne heure, envahissant la place vis-à-vis, elle aperçut trois voitures de voyage. La multitude les entoura avec une attitude inquiète et turbulente, ayant de noirs pressentiments (elle ignorait l'endroit où l'on devait mener les princes). La reine d'Etrurie et ses deux fils sortit vers neuf heures du palais et monta en voiture ; le peuple la vit partir avec indifférence, la considérant comme vendue aux ennemis de la patrie. Le deuxième carrosse, on le savait, était pour l'infant Don Antoine, président de la junte, établie à Madrid en l'absence de Ferdinand, mais l'on ignorait que le troisième était destiné au petit infant Don François.

Si la foule vit avec indifférence le départ de la reine d'Etrurie, elle commença à s'agiter à la vue des infants. Comprenant que Napoléon voulait à toute force les éloigner pour dominer entièrement la nation, l'agitation bientôt se changea en révolte à l'audition des domestiques du palais qui disaient que le petit prince Don François versait des larmes de désespoir parce qu'on l'emmenait et qu'il ne voulait pas partir. La fureur augmenta parce qu'à ce moment critique un aide de camp de Murat se présenta s'informant de l'attitude du peuple qui croit que celui-ci vient avec des ordres pour faire partir de force l'infant qui résiste en pleurant. Elle l'entoure d'un air menaçant, l'insulte, et lui aurait fait un mauvais parti sans l'opportun secours d'un généreux officier de Wallons et d'une patrouille de soldats français ; c'eût été la première victime de sa colère contre son chef et Napoléon.

Cette scène était à peine terminée, lorsque se répandit tout à coup parmi la multitude houleuse, la rumeur que les infants descendaient l'escalier du palais pour monter en voiture et partir. Au milieu de la clameur universelle qui s'élève, on entend la voix plaintive d'une femme du peuple, qui crie avec l'énergie du désespoir : « On nous les emmène » et ce cri qui réveille à la fois les idées d'alarme de la famille royale et d'orphelinage de la nation, est l'étincelle qui fait éclater la tempête. Pendant que les uns se précipitent à couper les traits des chevaux attelés aux carosses, d'autres se disposent à empêcher les infants de se livrer à leur escorte et tous rugissent de colère ; lorsque tout à coup on entendit la détonation d'armes à feu et l'on vit plusieurs cadavres rouler à terre.

Murat promptement et minutieusement informé de ce qui se passait à cause de la proximité de son logement du théâtre du tumulte, avait envoyé son bataillon de piquet, pour l'étouffer, accompagné de deux canons. Cet ordre fut exécuté si barbarement, que sans avis préalable, sans aucune formalité que la loi d'humanité impose à qui dispose des avantages des armes et de la discipline, qu'à peine arrivée sur la place, regorgeant de monde, la troupe fit sur la foule une décharge traîtresse.

A l'entendre et contemplant ses ravages, le peuple se disperse, mais ne fuit pas effrayé, il n'a pas de moyen de défense. S'éparpillant par les rues, il crie aux armes ; et, en entendant raconter dans les rues et les maisons la nouvelle félonie qui achevait de sacrifier divers patriotes, dont le sang éclaboussé se remarque sur les vêtements de quelques-uns, partout résonne le cri : guerre aux traîtres, et la rumeur effrayante d'un grand peuple en soulèvement. Hommes, enfants, vieillards et jusqu'à des femmes qui ressentirent intensivement en elles le sentiment de l'indépendance, tous saisirent n'importe quelle arme, tromblon, pique, poignard, fusil, pistolet ou sabre et sortirent dans la rue assoiffés de vengeance et d'extermination.

De la porte de leur maison à la place de La Puerta del Sol, vers laquelle tous se dirigèrent, chacun à l'instant entreprit la lutte avec les Français qui se trouvaient sous leurs pas. Seuls furent épargnés, et pas toujours, ceux qui se rendirent promptement et ceux qui se trouvèrent sous la protection du foyer domestique, car, en pareil cas, l'amour de la patrie noie jusqu'à la pitié naturelle du cœur.

L'immense foule qui remplit la Puerta del Sol et les rues immédiates Mayor, Montera, Alcalá, Carrera de San Geronimo et Carretas refoula les différentes masses d'infanterie et de cavalerie qui tentèrent de la pénétrer. Mais, faute de direction, ne voyant pas à sa tête de général, ni un membre de la junte, ni quelqu'homme de prestige, que la rapidité des événements n'avait encore pu former, elle ne profita pas de la force que ces triomphes développèrent en elle ; et au lieu d'opérer avec célérité et énergie, quand elle vit les ennemis disparaître à ses yeux, elle crut pouvoir déjà célébrer sa victoire. Lamentable erreur ! Murat informé que ni les décharges de l'infanterie, ni les charges de la cavalerie n'avaient pu chasser cette masse, ordonna de la défaire à coups de canons ; en peu de temps, l'artillerie du Retiro monta par la rue d'Alcalá et la Carrera San Geronimo semant avec la mitraille la terreur et la mort. La foule s'enfuit alors, n'ayant à opposer à cette arme que l'aveugle valeur de la désespération.

La multitude dispersée par l'artillerie ne s'était pas tou e

retirée à chercher le salut dans la fuite. Un nombre considérable de gens s'élança au parc d'artillerie situé dans le faubourg de la Maravillas pour s'emparer de quelques canons et retourner à la lutte avec moins d'inégalité.

Le poste était gardé par quatre-vingts français et quatorze artilleurs espagnols sous le commandement du capitaine don Luiz Dasiz, qui se refusa aux premières intimations du peuple, subjugué par le pénible devoir de subordination militaire.

L'accord de la junte d'employer tous ses efforts à n'importe quelle tentative populaire contre le départ des infants, avait provoqué un ordre du capitaine général don François Xavier Negrete qui consignait le peu de troupes espagnoles dans leurs casernes, craignant non sans raison, qu'elles prissent part à l'insurrection du peuple. Il eût été difficile à celui-ci de vaincre la susceptible obstination du capitaine Daoiz, de ne s'être pas présenté là à la tête de trente volontaires de l'Etat, alors qu'un autre capitaine de la même arme criant comme lui : Vive Ferdinand VII, vive l'Espagne et l'acclamant pour son chef n'avait pu le faire.

Ce capitaine était don Pierre Velarde¹. Il avait été un des plus enthousiastes admirateurs de Napoléon, jusqu'au moment où il le vit s'emparer basement des places fortes du royaume, et plus particulièrement jusqu'à ce que, par la commission que lui donna Godoy avant les événements d'Aranjuez² de chercher à connaître les intentions de

1. Don Pierre Velarde naquit le 25 octobre 1779 à Murieladas, village de la vallée de Camargo dans la province de Santander. Nommé en 1804, à l'ancienneté, capitaine en second au 5^e régiment d'artillerie et peu après professeur du collège d'artillerie de Ségovie. Lorsque le 2 mai il se mit à la tête du peuple, il occupait depuis 1806 la secrétairerie de la junte supérieure économique du corps, affectée à l'état-major du même à Madrid. Après la défense du parc d'artillerie, son corps fut trouvé tout nu parmi les autres cadavres et porté le soir au sépulchre des martyrs où une personne inconnue se présenta pour l'ensevelir dans un vêtement de franciscain d'emprunt, au lieu d'une toile de tente dans laquelle il avait été enveloppé.

2. Aranjuez, ville sur le Tage, de 5.000 habitants, à 489 mètres d'altitude. Superbe maison royale, résidence de la cour, depuis Pâques jusqu'à la fin de juin. Le palais est en briques à coins de pierres d'un effet blanc et rouge avec de grands toits d'ardoises et des pavillons qui rappellent le palais de Fontainebleau ou les maisons de la place Royale de Paris. Des fenêtres on découvre le nord de la Nouvelle-Castille, la partie occidentale de l'Aragon, le cours du Tage, un horizon immense. Cette situation est peut-être unique

Murat, il se persuada que l'on projetait quelque machination contre l'Espagne. Il revint à Madrid, résolu à travailler autant qu'il le pourrait à prévenir ses compagnons, le peuple et les autorités, qu'un guet-apens quelconque s'ourdissait. Mais O'Farill¹, bien qu'il ne contredit pas ses soupçons ni désapprouva ses inquiétudes, écouta avec froideur ses respectueux conseils. Murat au contraire ayant reconnu son mérite et que, comme secrétaire de la junte supérieure et économique du corps d'artillerie, il pouvait lui donner des renseignements précis sur l'état de la place, tâcha de le séduire, l'invitant dans ce but, deux fois à dîner. C'était une âme noble, incapable de sacrifier sa dignité et l'intérêt de la patrie aux calculs de ce vil égoïsme.

Le 2 mai, en traversant les rues, allant vers son bureau, situé dans la rue Ancha de San-Bernardo, il remarqua les premiers symptômes de la commotion populaire, son âme s'enflamma d'enthousiasme, comme s'il pressentait l'éternelle gloire qu'il allait atteindre en ce jour. Arrivé à son bureau, il y entre silencieux ; à peine s'était-il assis devant sa table, commençant à griffonner distraitemment un papier, il se leva subitement s'adressant alors à un commandant membre de la junte, occupant une place immédiate à la sienne, il lui dit plein d'émotion : « Mon commandant, il faut nous battre, allons nous battre. » En vain son chef tâcha de le calmer ; puis aux observations et au rappel des devoirs de la discipline, répondait avec un accent solennel : « C'est nécessaire de mourir pour la patrie. »

En ce moment, on entendit tirer des coups de fusil ; alors

dans le monde. Les appartements ressemblent à ceux des autres palais ; de beaux meubles, de riches tentures, des tableaux, des plafonds peints. Il n'y domine ni style, ni caractère particulier. Le cabinet chinois de Charles III et le boudoir arabe de la reine Isabelle attirent l'attention. Les nouveaux jardins fournissent des échantillons de tous les trésors de la végétation, des fleurs rares, des fruits de toutes les régions, des arbres de tous les pays. Le domaine royal occupe autour d'Aranjuez un territoire de 27 kilomètres de long et de 110 kilomètres de circonférence. On y trouve des bois entiers d'oliviers, des mûriers, des champs de vignes des crus les plus renommés, et des prairies artificielles entretenues par les dérivations du Tage.

1. Don Gonzalo O' Farill, né en 1751, à la Hayane, général espagnol. Prit une part brillante à la guerre contre la France (1793-1795). Ambassadeur à Berlin. Mourut à Paris en 1831.

rien ne fut capable de contenir la fougue de ce jeune homme de 28 ans, qui avait prévu, des premiers, la perfidie de Murat. Prenant un fusil, suivi seulement d'un écrivain et d'une ordonnance, il se dirige vers la caserne des volontaires de l'Etat, située dans la même rue, pour provoquer son insurrection aux cris de : Vive Ferdinand, vive l'Espagne ! répétés par une portion du peuple qui l'avait suivi pendant le trajet. Les soldats brûlaient du désir de le seconder, mais leur colonel n'osa couvrir l'ordonnance, dans ce conflit de la patrie, et seulement aux vives instances de Velarde consentit à lui donner la troisième compagnie du troisième bataillon, avec ses officiers, qui était des plus réduites. Il n'hésita pas pour cela à se diriger de suite vers le parc d'artillerie, grossissant ses rangs avec le peuple qui était aux portes, réclamant des armes.

Sa voix connue de Daoiz lui fit ouvrir les portes. Entrant seul avec le lieutenant Ruiz¹, il se dirigea vers le commandant français, lui intimant l'ordre de se rendre. Celui-ci fit des démonstrations de résistance, mais Velarde lui montrant le peuple et la troupe, désireux du moindre signal pour se précipiter sur eux, obtint qu'on lui remit les armes de quatre-vingts Français qu'il enferma dans une remise.

Cependant restait un autre obstacle à vaincre, Daoiz avait bien permis l'entrée à son camarade, mais n'était pas encore décidé à enfreindre ses devoirs militaires. Velarde s'adresse à lui, tous deux entament devant leurs soldats un dialogue animé qui se termine à l'annonce qu'une de leurs casernes a été attaquée par les Français et qu'une colonne ennemie s'avance au pas de charge contre le parc.

Déchirant l'ordre du capitaine général qu'il tient entre ses mains, Daoiz s'écrie : Vive Ferdinand VII.

Daoiz qui avait 41 ans, était un des plus brillants officiers de l'armée ; il s'était distingué comme artilleur à la défense

1. Don Jacinto Ruiz, originaire de Ceuta, mérita que son nom soit joint à ceux de Daoiz et Velarde ; tous deux avaient péri. Les Français remplissaient la cour du parc ; il continua de défendre, bien qu'estropié, les bâtiments, jusqu'à ce qu'il fut gravement blessé. Reconduit chez lui, il s'enfuit de Madrid sa blessure encore ouverte, mais il mourut peu de jours après en Estramadure.

de Ceuta et d'Oran ; passant ensuite dans l'artillerie de marine, il s'y distingua également.

Son expérience unie à l'ardeur juvénile, à la parole enthousiaste de Velarde leur aurait permis d'opposer une longue résistance, appuyés également par le peuple, si la position eut été militaire. Mais le parc qui ne l'était que de nom, consistait en un vieux bâtiment, il ne s'y trouva que dix gargousses. Force leur fut de tout organiser immédiatement ; une partie des partisans et des soldats monte prendre les hauteurs du parc, délogeant les ennemis qui déjà le possédaient. D'autres traînent à bras cinq canons, en placent deux, enfilant la rue San Pedro, derrière les portes fermées.

En dehors du nombre d'hommes nécessaire au service des pièces, les artilleurs s'occupent à fabriquer des cartouches pour elles et afin de protéger leurs feux, les volontaires de l'Etat sont distribués aux fenêtres de la maison. Le peuple s'étant emparé des armes des soldats français prisonniers et de quelques autres, se répartit dans tous les points pour suppléer par son nombre et sa désespération, au défaut d'instruction militaire. A peine ces dispositions étaient-elles prises, qu'on annonça l'arrivée d'une colonne ennemie aux ordres du général Lefranc, par la rue San Pedro. Daoiz et Velarde les attendent immobiles aux pieds de deux canons, jusqu'à ce que les sapeurs commencent à travailler à rompre la porte, alors ils tirent à travers elle, afin que le ravage soit plus grand. En effet, le peuple rugit de joie à voir la rue couverte de cadavres, les ennemis sont obligés de se retirer. Murat reconnaissant immédiatement que c'était là qu'il lui fallait agir principalement, commanda à la division westphalienne sous les ordres du général La-grange¹ de marcher avec artillerie et cavalerie contre le

1. Joseph, comte Lagrange, né à Lectoure en 1761, entra en 1794 dans le bataillon des volontaires du Gers, avec le grade de capitaine ; fit toutes les campagnes de la Révolution, nommé général de brigade en Italie. Il se distingua dans les campagnes d'Égypte et de Syrie, par les talents qu'il y déploya, surtout aux sièges d'El Arich, de Saint-Jean d'Arce et à la bataille d'Héliopolis. Rentré en France, il fut nommé général de division. Commanda en 1805 une expédition contre les Anglais aux Antilles, fit la campagne de Prusse et après la formation du royaume de Westphalie, fut ministre de la guerre du roi Jérôme. Combattit en Espagne en 1808, en Russie, en 1809, assista aux batailles de Dresde et de Leipzig. Se signala dans la cam-

parc. Celui-ci arrive, et voit que les Espagnols avaient placé deux canons en plus au dehors. L'un dans la partie la plus élevée de la rue San José, au croisement de quatre rues, l'autre dans la rue Ancha de San Bernardo et qu'il faut une attaque simultanée par les trois rues qui conduisent à la forteresse improvisée. Un épouvantable feu croisé, qui dura trois heures, s'établit dans ces rues durant lesquelles le courage qui animait les Espagnols produisit des faits d'héroïsme extraordinaire. Les Français mitraillaient, les civils eux, avançaient séparément contre la mitraille, lui répondant avec un simple fusil ou une escopette¹. A chaque coup de canon qui décimait leurs réduits pelotons, ils répondaient aussi avec le cri encourageant de : Viva Fernando y viva Espana², c'était également la dernière parole de ceux qui succombaient.

Tous les artilleurs servant les pièces de la rue San José, morts, on s'aperçut que le feu continuait parce que la charge s'effectuait par des femmes. Ruiz est grièvement blessé par un excès de bravoure. Daoiz³ l'est également dans une cuisse, mais ne se sépare pas de son canon, ne cesse le feu que lorsque les munitions lui manquent totalement. Velarde lui amène un caisson de pierres de silex pour qu'il tire avec à mitraille, et lui, presque seul déjà le charge, y met le feu par deux fois.

A la fin le sang qu'il perd l'oblige à s'appuyer sur l'affût et alors les Français font le signe de parlementaire avec un mouchoir blanc ; c'était une infâme trahison. A peine quelques paroles sont-elles échangées avec l'officier qui

pagne de France en 1814, notamment à Champaubert, où il fut grièvement blessé à la tête. Sous la Restauration, il devint inspecteur général de la gendarmerie. Pair de France en 1831, mourut en 1836.

1. Fusil de chasse.

2. Vive Ferdinand, vive l'Espagne.

3. Don Luiz Daoiz, originaire de Séville, nommé en 1802 capitaine en premier du 3^e régiment d'artillerie, était le 2 mai chargé du détail de la place et de la force du détachement de son arme à la place. Lorsque les Français le laissèrent pour mort au pied de son canon, quelques hommes du peuple le conduisirent à sa maison, pensant que le secours de l'art lui conserverait la vie. Mais quatre heures après, il avait cessé d'exister et dans la soirée de ce triste jour, quelques amis le conduisaient silencieusement au cimetière de la paroisse Saint-Martin.

s'avance qu'on s'aperçoit que tous les deux se mettent en garde et se battent personnellement avec leurs épées, Daoiz se soutenant sur son canon. Les grenadiers qui avaient suivi le supposé parlementaire, mirent d'abord fin au combat en entourant l'officier espagnol, l'assaillant à coups de baïonnettes.

Entre temps, la colonne, méprisant la fusillade, avança intrépidement à la baïonnette, pénétra jusque dans la cour du parc, y trouva Velarde qui retournait avec un autre canon et davantage de munitions pour son compagnon. Il voulut se défendre de ceux qui l'attaquèrent ; mais aussitôt un officier polonais lui tire un coup de pistolet dans les épaules et il roule par terre sans vie.

Les volontaires, les gens de la ville, continuèrent encore à soutenir le combat de l'intérieur des maisons jusqu'à ce qu'elles se remplissent d'ennemis. Alors leur capitaine don Rafael de Goicoechea capitula pour sauver les quelques soldats qui lui restaient. Ainsi se termina le plus terrible épisode de ce funeste jour et ainsi terminèrent leur carrière Daoiz et Velarde, les deux illustres premières victimes de l'indépendance espagnole ! modèles de patriotisme et de courage, elles seront toujours l'honneur de l'Espagne¹.

Nous arrêtons au récit de cette journée les débuts de la guerre de l'indépendance. Les événements qui marquèrent les jours suivants, sont également sanglants ; il est inutile d'entrer dans les détails des faits qui se passèrent au Prado à Madrid.

C'est devant ces exactions et ces assassinats qu'alors s'organisa dans toute l'Espagne la défense du sol. Comme un seul homme, elle se leva toute entière du nord au midi. La nature du pays ne permettait pas en général à des corps d'armées composés de nombreuses troupes de manœuvrer avec facilité.

Les juntes qui s'étaient formées partout et représentaient l'autorité à défaut des princes de la famille royale d'Espagne, recevaient le mot d'ordre de la junta principale dont le siège était à Cadix ; elles décidèrent que les défenseurs de la patrie

1. Cette date du deux mai est toujours célébrée en Espagne.

se réuniraient en guérillas, ou troupes armées, composées de plusieurs milliers d'hommes, 10.000 au plus, accompagnés de cavalerie, là où les éléments fournis par la population permettaient d'arriver à ce chiffre. Généralement, elles avaient à leur tête d'anciens soldats expérimentés, ou, lorsque le soulèvement d'une petite contrée avait lieu, elle-même choisissait son chef parmi ses habitants, qu'elle jugeait le plus apte à les commander.

Les provinces du nord furent tout naturellement les premières à prendre les armes ; d'abord foulées par l'ennemi, elles avaient souffert de ses excès. Elles avaient appris presque immédiatement que Ferdinand, prince des Asturies, que la nation désirait comme roi, avait été exilé, emmené captif en France avec les autres membres de la famille royale. Elles contribuèrent à former le cercle de révoltes provinciales qui entouraient les généraux de Napoléon. Après Baylen¹, les opérations devinrent plus actives autour de Burgos et fournirent bientôt à Merino l'occasion de se mettre à la tête des hommes valides de sa paroisse. La junta de la vieille Castille avait fait appel aux Castellans : « Souvenez-vous, » disait-elle, de Pélage² qui, à la tête d'une poignée de « chrétiens, a commencé à reconquérir l'Espagne sur les « Maures. Souvenez-vous des Infants de Lara³ qui ont

1. Baylen, ville d'Espagne, de la province de Jaen, à trente-trois kilomètres de Jaen, au pied de la Sierra Morena, est célèbre par la capitulation que le général Dupont, surpris entre ce bourg et Andujar, y signa le 22 juillet 1808. Ce fut le premier des revers de Napoléon, le vainqueur Castanos fut fait duc de Baylen.

2. Pélage, roi des Asturies, fut le chef des Goths et chrétiens fidèles, qui après la bataille de Nérés 711 et la mort prématurée du roi Rodrigue, se réfugièrent dans les montagnes de la Cantabrie : il y resta trois ans ignoré des vainqueurs, en sortit brusquement, battit les Maures à Cavadonga (718) et prit alors le titre de roi. Il remporta encore depuis divers avantages et mourut en 737. Il fonda Oviédo.

3. Infants de Lara. — Lara, une des plus illustres familles d'Espagne, a pour auteur Fernand Gonzales, comte de Castille, de Lara, d'Alava, mort en 970, descendant par son père de Ramire I^{er}, roi des Asturies et de Galice par sa mère des anciens seigneurs de Lara. Son frère Gonzales Gustio, seigneur de Salas, et de Lara, fut le père des sept Infants de Lara, qui furent victimes de la jalousie de leur oncle maternel D. Ruiz Velasquez, qui les fit périr par trahison, lors d'une expédition simulée contre les Maures. Connaissant la bravoure des sept frères, il prévint bien qu'ils voudraient infailliblement être de la partie ; ce n'était qu'un piège qu'il leur tendait pour les faire mourir. Il fit dresser une embuscade auprès d'Almenara au pied des montagnes de Moncayo ; il y fit cacher un grand nombre de Maures

« affranchi notre pays d'un infâme tribut, souvenons-nous
 « de ce magnanime Ramon de Bivar¹. Rappelons-nous
 « que si la perfidie a emmené notre roi prisonnier, nous
 « avons plus noblement appris à un roi de France le chemin
 « de Madrid.

« Celui que vous combattez est un impie ; il a dépouillé
 « le Pape de ses domaines dispersé le sacré collège des car-
 « dinaux. Il ébranlerait l'Eglise, si les portes de l'enfer pou-
 « vaient prévaloir contre elles. Vous combattez pour votre
 « terre natale, vos lois, votre roi, votre religion, pour la vie
 « à venir. Armez vos esprits de la crainte de Dieu ; implorez
 « le secours de l'Immaculée-Conception. La sainte Mère
 « de Dieu ne nous abandonnera pas dans une si juste
 « cause ! »

Cette généreuse provocation qui s'adressait aussi bien
 au citoyen qu'au prêtre avait été comprise de Mérino.
 Avec son amour de l'indépendance, il avait cruellement
 ressenti les maux de sa patrie. Dans son cœur, où la jeunesse
 n'avait pas eu de passion, s'alluma en face de l'ennemi un
 bouillant enthousiasme. Puis, pour ce caractère intrépide,
 et nous l'avons dit, quelque peu farouche, la guerre avec ses
 périls et ses fatigues² sanctifiée par son but, devint une

pour surprendre les Infants. Prévenus par Nûno Salido qui avait eu soin
 de leur éducation, ils ne voulurent pas le croire, ne croyant pas Don Ruy
 capable de la moindre trahison. Ils marchèrent donc à la tête de deux cents
 chevaux, mais bientôt ils tombèrent dans l'embuscade dressée contre eux ;
 de nombreux Maures les entourèrent. Les Infants, sans s'étonner, les char-
 gèrent avec vigueur et combattirent avec une intrépidité héroïque. Ils
 firent d'abord un terrible carnage des ennemis, résolus de vaincre ou de mourir,
 la mort leur paraissant moins affreuse que de tomber entre les mains
 des Maures et de souiller la noblesse de leur sang par une honteuse et indi-
 gne captivité. Enfin, les sept frères demeurèrent sur la place percés de coups.
 Les Maures leur coupèrent la tête et les envoyèrent à Cordoue.

1. Ruiz Diaz de Bivar, surnommé le Cid, héros Castillan, né à Burgos, vers
 1030, mort à Valence en 1099, se signala par ses exploits sous les règnes
 de Ferdinand, Sanche II, Alphonse VI, rois de Léon et de Castille. Il s'at-
 tacha à Sanche II, roi de Léon, son frère Sanche ayant été assassiné et rem-
 placé par Alphonse, le Cid fut disgracié et quitta la cour. Dans sa retraite,
 il rassembla ses vassaux et ses amis, marcha contre les Maures, les battit
 en plusieurs rencontres, s'empara de Tolède, de Valence et par ses exploits,
 força le Roi à le rappeler et à lui donner toute sa confiance. Ayant vaincu
 cinq rois Maures, les députés que ces rois lui envoyèrent le qualifièrent
 en le saluant, du titre de Seid ou Cid, c'est-à-dire Seigneur, ce surnom lui
 resta.

2. Dès tout petit, Mérino s'était montré ardent aux exercices du corps,

vocation noblement mais courageusement acceptée, d'au-
 tres confrères d'ailleurs avaient également pris les armes.

Les soldats de Bessières, duc d'Istrie, qui occupaient le
 quartier général fixé à Burgos, dont des détachements
 étaient répandus dans les villes de la province, faisaient à
 l'entour de continuelles incursions, soit pour effrayer les
 habitants, soit pour se procurer des vivres ou encore pour
 butiner. Il arriva qu'un jour un de ces détachements péné-
 tra à Villioviado, paroisse comme nous le savons de
 Don Geronimo, fait main basse sur les bêtes à cornes et
 mulets qu'il trouve dans les champs et après avoir dévasté
 les récoltes et les arbres fruitiers, ils emmènent leur butin
 vers leur campement.

En chemin, les soldats rencontrèrent l'abbé Mérino,
 vêtu, heureusement pour lui, d'habits séculiers, sous
 lesquels il dissimulait sa qualité de prêtre, l'arrêtent, le
 contraignent de marcher avec eux pour leur servir de guide.
 Ils font de lui leur jouet, se le renvoient les uns aux autres,
 le bousculent au milieu des rires et des insultes, le mettent
 au milieu du troupeau de bestiaux qu'ils emmenaient,
 sous le prétexte de les lui faire conduire, en réalité ils espèrent
 qu'il recevra des coups de la part de ces animaux. Non
 content de cela, ils le chargent de sacs et d'armes à le faire
 plier sous leur poids ; il doit, pieds nus, sans repos, se traîner
 avec ce fardeau, jusqu'au camp où il arrive après une longue
 marche, exténué de fatigue et brisé de douleur ; grâce à son
 déguisement, il n'a pas été en butte à de plus mauvais trai-
 tements.

L'intervention d'un officier supérieur le délivre des mains
 de ses persécuteurs ; il est libre, il peut revenir chez lui.
 Quel spectacle l'y attendait !

Pendant qu'on le traînait sur la route du camp, un second
 détachement avait à son tour pénétré dans Villioviado ;
 mécontents de n'avoir pas trouvé ce qu'ils cherchaient,
 les soldats s'étaient livrés au pillage, les lieux saints ont été
 profanés, les maisons dévastées, les femmes indignement

courageux à supporter la fatigue, il accompagnait son père dans ses courses
 et ses travaux des champs. Jamais, malgré ce qu'ont pu écrire de lui des
 auteurs malveillants, il n'a été gardien de troupeaux.

insultées. Sa propre sœur, sa sœur la plus aimée, a été outrageusement violentée.

Si Mérino a eu quelque hésitation, elle tombe à la vue de ce qui s'est passé chez lui, comme prêtre, comme citoyen il a souffert, il a pardonné en ce qui le concerne. Cependant il se doit à ses paroissiens, qui les défendra ? Il est aimé, respecté, tous n'ont plus de salut à espérer que dans les armes. Cédant enfin aux appels qui lui ont été faits par les habitants de sa paroisse, il les rassemble, invoquant Dieu, se met à leur tête et poursuit les traîneurs de l'ennemi, dont plusieurs paient de leur vie les excès commis à Villoviado.

Si en France on juge peu favorablement le prêtre qui dépouille sa robe pour revêtir l'armure sanglante du soldat, l'Espagne dans tous les temps a accepté avec joie les services de tous ses fils laïques ou religieux.

Aux jours de calme, comme dans toutes les nations catholiques, le prêtre espagnol se doit sans doute entièrement aux pieuses fonctions de son ministère. Mais quand sa patrie, pour se défendre, pour garder sa religion et ses lois, a besoin de toutes les volontés et de tous les bras, alors le prêtre devient comme tous, un citoyen participant à la lutte commune, au mouvement général du pays¹.

1. Voici quel est en Espagne l'enseignement théologique sur la prohibition canonique faite aux prêtres et aux religieux de prendre les armes :

• Prohibitum est in jure clericis in sacris constitutis et religiosis etiam • laicis propriis manibus bellare. Rationem prohibitionis tradit D. Thomas, 22, 9, 40. Art. 2. quia religiosi et clerici dicati sunt orationi et cultui divino quibus exercitia bellica sunt valde opposita.

• Nihilominus, si necessitas urgeret se suos que defendendi, aut bonum • commune fidel vel patriæ in gravi periculo esset constitutum, possent et • tenerentur id facere, quia lex naturalis omni legi humanæ prevalet, et • hoc casu religiosi et clerici bellantes, licet propria manu occiderent, nullam • incurrunt irregularitatem propter eadem rationem. Similiter possunt • episcopi, clerici et omnes religiosi in bellis contra Moros, hæreticos, aliosque • christiani nominis hostes exercitibus catholicorum præesse ut sancte • et laudabiliter fecerunt præsules et venerabiles religiosi. • Compendium Salmanticens. Tract IX, n° 30.

• Le droit défend aux prêtres et aux religieux, même laïques, de prendre • les armes. La raison de cette prohibition se trouve dans Saint Thomas, • question, 40, art. 2 : les prêtres et les religieux, dit ce saint, étant destinés • à l'oraison et au culte divin, ne peuvent s'adonner à l'exercice de la guerre • qui leur est fort contraire. Mais s'il y a nécessité urgente de se défendre • soi-même, ou les siens, ou si le bien commun de la foi ou de la patrie, • se trouve en danger, ils peuvent faire la guerre ; ils y sont tenus parce que • le droit naturel prévaut sur toute loi humaine. Dans ce cas, ni les religieux, • ni les prêtres ne tombent dans l'irrégularité, même quand ils tuaient

Pendant la guerre contre les Maures, guerre de religion, qui dura sept cents ans, espace de temps à la fin duquel les Espagnols triomphèrent en expulsant les Maures du sol de leur patrie, les moines et les prêtres n'ont pas cessé pendant et depuis de coopérer à la défense de l'Espagne. Dans la guerre de succession, le clergé espagnol prit parti, et ceux de ses membres qui se déclarèrent contre Philippe V se soumirent les derniers. Ne sont-ce pas eux qui firent de la ville de Xativa¹ une autre Sagonte ; et de Barcelone, où cinq cents ecclésiastiques moururent en combattant, le dernier boulevard des partisans de Charles VI d'Autriche.

Le cas qui nous occupe actuellement rentre dans l'ordre des faits que nous venons de citer. Mérino a donc été fondé dans sa décision de prendre les armes.

L'empire du clergé en Espagne tient à cette communauté de patriotisme entre lui et le peuple, il doit pour être compris avoir l'amour de la patrie, il ne doit pas seulement adresser des prières au ciel, il doit encore prendre part en actions dans les luttes contre l'ennemi commun. Ainsi dans le soulèvement de 1808, partout on vit le prêtre s'unir aux populations. Toutes les classes de la société commencèrent l'insurrection. Le clergé s'y jeta comme la nation entière. Le curé de Villoviado armé ne fit pas exception, seule son aptitude guerrière, l'éclat de ses actes, le prestige de son influence le firent remarquer.

Mérino n'eut d'abord sous ses ordres que les hommes de Villoviado et des environs les plus immédiats. Il ne se hâta

• de leurs propres mains. De même les évêques, les prêtres, les religieux • peuvent commander les armées destinées à combattre les Maures, les • hérétiques et tous les ennemis du nom chrétien, ainsi que l'ont fait plusieurs prélats et religieux... • Compendium de théologie de l'Université de Salamanque, traité 9, n° 30.

1. Xativa, Satabis des anciens, Nixona des Maures, et encore San Felipe de Jativa, ville de 15.000 habitants, à 55 kilomètres sud-ouest de Valence et à 434 kilomètres de Madrid, adossée à une ligne de montagnes, en vue d'une plaine magnifiquement cultivée, Jardins d'orangers et de grenadiers. Sur les flancs de la montagne, s'élèvent en zigzag, jusqu'au sommet, les murailles crénelées d'une vieille forteresse. Xativa est surtout remarquable pour l'abondance des eaux. Fontaine aux vingt-quatre conduits auprès de l'une des entrées de la ville ; place de taureaux qui peut recevoir dix mille spectateurs. Papeterie qui date du XII^e siècle, aux environs beaux arbres. S'étant opposée à la cause de Philippe V, Xativa fut prise et rasée par ses troupes en 1707, puis rebâtie sous le nom de San Felipe.

pas de prendre un contact immédiat avec les Français. Prudent autant que brave, il comprit qu'avant de risquer les chances d'un engagement, il devait exercer ses soldats, leur inculquer la discipline, modérer leur ardeur.

A cette première époque de la guerre, aucune adhésion n'existait entre les provinces soulevées spontanément ; aucun chef militaire n'était encore reconnu pour imprimer une direction, une résistance organisée, on avait été au plus pressé de tenir tête à l'ennemi. On manquait de tout, hormis de patriotisme et d'ardeur. Les armes étaient rares et mauvaises, les hommes pas faits à leur nouveau métier. C'eût été une folie que d'engager contre un ennemi parfaitement armé, commandé par des généraux expérimentés, accoutumés à la victoire, des bandes si novices. C'eût été les vouer à la destruction, c'était de plus entraîner à une ruine rapide, inévitable, des villes que par humanité on avait intérêt à ménager. Déjà aux premiers jours de la guerre, à Torquemada¹, ville de la province de Palencia, le général Lasalle² ayant éprouvé de la résistance de la part de ses habitants et des insurgés de la vieille Castille qui la défendaient, livra la ville à ses soldats, 1.200 Espagnols payèrent de leur vie leur courage. Ceux des habitants qui échappèrent au massacre furent traités avec la dernière rigueur ; de la ville, il ne resta plus que les ruines³.

Mérino voulut éviter à Villoviado un pareil sort. Lasser l'ennemi, le harceler, diviser ses masses pour l'affaiblir, lui parut dans le principe le but préférable à obtenir. Il y dressa ses hommes et ne les risqua d'abord qu'à de petites attaques de fourrageurs, ou de minces convois. Si l'étranger se mettait en mouvement en petit nombre, s'il commettait quelque imprudence sur la route, il trouvait une bande

1. Torquemada *Turris cremata*, ville de 3.000 habitants, sur la Pi uerga, à vingt-deux kilomètres de Palencia. On y voit un beau pont de 26 arches.

2. Ant. Cl. Louis, comte de Lasalle, général de cavalerie, né à Metz, en 1775, était déjà officier lorsqu'éclata la Révolution. Il entra comme simple soldat dans un régiment afin de gagner tous ses grades. Se signala par sa bravoure en Italie, en Égypte, en Allemagne. Fut fait général de brigade à Austerlitz et périt sur le champ de bataille de Wagram, après avoir été nommé général de division.

3. Victoires et conquêtes des Français, tome XXIV, page 129.

armée qui lui barrait le passage, interceptait le chemin, s'emparait des bagages et des munitions. S'il se montrait en masse, la bande se dispersait, cachait ses armes. Lorsque l'ennemi arrivait, il ne trouvait que de paisibles habitants vaquant à leurs affaires. Par cette tactique, Mérino accoutuma ses gens à se rencontrer avec les Français. De légers succès, en laissant espérer de plus grands, les encourageaient et les tenaient constamment en haleine. Ce fut à ces ménagements habiles qu'il dût d'être bientôt renommé comme chef de bande, et de voir le nombre des siens s'augmenter. (décembre 1808).

Au début de 1809, la résistance des Espagnols prend une plus grande activité dans toute l'étendue de la péninsule. Si Napoléon et ses généraux ont remporté des victoires, les villes dont ils s'étaient emparés n'avaient succombées qu'après d'énergiques défenses. Si le 13 janvier, Victor¹ en défaisant à Ulez² le duc de l'Infantado, ouvrait à Joseph

1. Claude Perrin (Victor), duc de Bellune, maréchal de France, né à la Marche (Vosges), en 1764 entra au service en 1781 au 4^e régiment d'artillerie ; élu sous-officier dans un bataillon de volontaires de la Drôme, il eut un avancement rapide. Nommé général de brigade au siège de Toulon, (1793) général de division en 1797 après la bataille de la Favorite. Se signala à l'armée des Pyrénées-Orientales, se distingua à la Trebbia, à Fossano, à Montebello, Marengo (1800) et mérita un sabre d'honneur. Combattit à Iéna (1806), gagna son bâton de maréchal à Friedland (1807) ; devint gouverneur de la Prusse après la paix de Tilsitt. Créé duc de Bellune en 1808. Passa cette même année en Espagne, fut vainqueur à Epinosa, Somo-Sierra, à Uelès, Médellin, Talaveyra et fit le siège de Cadix (1810), qui dut être levé. Fit partie de l'expédition de Russie (1812). Se distingua encore aux batailles de Dresde (1813), de Leipsick, de Hanneau, et fit la campagne de France (1814), où il combattit à Brienne, la Rothière, etc., etc., mais fut relevé de son commandement par l'empereur.

A la restauration, il accepta des Bourbons le gouvernement de la 2^e division militaire et fut un adversaire déclaré de Napoléon. Suivit Louis XVIII à Gand. Nommé pair de France, après les Cent jours, 17 août 1815, et major général de la garde royale, 2 octobre 1815. Ministre de la Guerre (1821), démissionna le 19 octobre 1823. Ambassadeur de France en Autriche, le 23 novembre 1823. Lors du sacre de Charles X, en 1825, il reçut le commandement du camp de Reims. Il entra en 1828 au Conseil supérieur de la guerre, jusqu'au 1^{er} août 1830. Après la révolution de juillet, il ne crut pas devoir refuser le serment au nouveau gouvernement, mais se tint en dehors des affaires politiques et mourut à Paris, le 1^{er} mars 1841. Le duc de Bellune était grand-croix de la Légion d'honneur, du 6 mars 1805. Grand-croix de Saint-Louis (1820), chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit (1825).

(Catalogue historique des généraux français, par L. de la Roche.)

2. Uelès, bourg d'Espagne, de 1.700 habitants, dans la Nouvelle-Castille, province de Guenca, sur la rive gauche de la Bedija. Siège d'évêché Bourg très ancien, fut longtemps un sujet de guerre entre les Espagnols

le chemin de Madrid, qui s'était rendu le 4 décembre, en revanche l'entrée solennelle du frère de Napoléon, le 22, se fit dans un silence profond et morne. Subissant avec désespoir cette domination momentanée, le peuple n'abandonne pas son courage ; il court se ranger sous les ordres de chefs commandant des groupes plus ou moins importants de combattants. Parmi ces chefs, les plus réputés, nous trouvons le capucin Delica¹ qui, dans les environs de Toro, s'empara du général Francheschi, l'osé Saornil, Cuevillas, Gomez, Tapia, le fils aîné du marquis de Barrio-Lucio, le curé de Villoviado Mérino, et plus que tous ceux-là Don Julien Sanchez et l'Empecinado. Ce furent, nous le répétons, les guerilleros qui, par leur hardiesse, leur fiévreuse mobilité, leur ruse, leur valeur, qui battaient la campagne en cette année 1809, obtinrent ce fait surprenant, que si, depuis un an d'incessants combats, Napoléon avec ses 200.000 hommes possédait, si cela peut s'appeler posséder, la troisième partie du territoire, Valence et Murcie, les Andalouses, partie de l'Estramadure et de la vieille Castille, la Galice, les Asturies étaient dépourvues d'ennemis ; par la suite, ils sauvèrent l'Espagne.

Renonçant définitivement à la guerre de manœuvres, les Espagnols, puisqu'ils ne pouvaient enchaîner la victoire, se déterminèrent à lutter dans les montagnes, pensant bien arriver à user et détruire l'ennemi. Ce fut alors que Mérino aborda sans relâche les détachements cantonnés dans la contrée qu'il occupait et jeta incessamment sur eux, dans chaque village, chaque hameau, sa poignée de partisans déterminés à tout entreprendre. D'abord, il essuya des défaites, ses hommes habitués jusque-là à de légères escarmouches, n'avaient non plus fait que des courses accidentelles pour inquiéter l'ennemi. Lorsqu'il fallut l'attaquer de front, leur impétuosité naturelle les emporta, ils se jetè-

et les Maures. Les Almoracides y remportèrent une victoire sur Alphonse VI de Castille en 1108 ; et les Français sur les Espagnols en 1809.

1. Ce moine avait déjà servi dans la milice, mais pour l'instant, il était paisiblement chez lui lorsqu'un détachement de Français vint à passer par là et sans raison massacra barbaquement ses vieux parents et sa sœur.
(Hist. d'Espagne.)

rent sur les troupes exercées de Napoléon, ils essuyèrent des défaites et furent obligés de se disperser sans avoir un point de ralliement arrêté. Une fois, Mérino séparé d'eux, resta seul. Poursuivi, traqué par les Français, il erra quelque temps dans les Pinares (sapinières, très communes dans la vieille Castille), dans les parties inaccessibles des montagnes ; il y passait les jours, à la nuit il en descendait. Protégé par les ténèbres, il se glissait jusqu'au bourg de Puente-de-Ura, escaladait une fenêtre de derrière d'une maison isolée où il avait des intelligences. Pendant qu'on faisait le guet aux portes, il recevait ce qu'il lui fallait de nourriture pour lui et son cheval, reprenait ensuite le chemin de son asile.

Bientôt, il fut rejoint par ses castillans ; leur nombre augmenta notablement à la suite d'une incursion des Français au bourg de Fuente Oso, où ils avaient tout mis à feu et à sang. Plusieurs habitants qui n'avaient pu fuir, avaient été fusillés devant la porte de leur maison, les cadavres avaient été abandonnés sans recevoir de sépulture. Leurs concitoyens exaspérés se rallièrent à Mérino et entraînèrent avec eux, dans l'exaltation de leur ressentiment, les habitants des communes voisines. Mérino les accueillit par quelques mots d'une affectueuse et mâle énergie, leur fit jurer de le suivre et de ne jamais l'abandonner.

Ce genre de guerre de partisans convenait admirablement au caractère des hommes sous les ordres de Mérino ; cette vie au grand air, au soleil, leur plaisait. Pour la plupart montagnards, ils gravissaient facilement les montagnes, s'enfonçaient volontiers dans les forêts, se dissimulaient dans les défilés. Nul plus que leur chef ne pouvait les conduire plus sûrement ; connaissant jusque dans les moindres replis de son sol, la portion de la Castille qu'il habitait. C'est avec ces aides qu'il acquit sa réputation. De taille moyenne¹, d'une constitution de fer, il ignorait la fatigue. A peine connaissait-il le sommeil, ne se couchant pas ; toujours enveloppé dans son manteau à peine prenait-il quel-

1. Dans son signalement pour l'obtention d'un passe-port, qui se trouve aux archives de l'Orne, il est porté pour 1^m 65.

ques heures de repos la nuit. Un peu d'eau pure suffisait pour étancher sa soif, le plus frugal repas apaisait sa faim. Fallait-il faire un coup de main, il était toujours prêt ; le premier en avant, il se jetait immédiatement sur l'ennemi. S'il était besoin d'une reconnaissance, il partait de suite, accompagné de deux ou trois de ses hommes les plus sûrs, souvent seul, ne s'en rapportant qu'à lui-même. Courbé sur ses bons chevaux, il se livrait à la joie de se sentir emporté par eux ventre à terre, dévorant l'espace. Le croyait-on ici, il était là, que déjà il avait disparu.

A cette vigueur, si bien accompagnée d'audace, il joignait la prudence et la ruse, jamais l'ennemi ne le surprit en défaut. Il était lui-même sa sentinelle avancée ; lui, qui toujours l'œil ouvert, jetait le qui-vive protecteur de son camp. S'il avait besoin d'un renseignement, il le prenait lui-même, un espion, peut être timide, maladroit ou traître, disait-il¹.

Il lui arriva plus d'une fois, disait-on, que voulant s'informer des plans et des forces des Français, il pénétra dans Burgos déguisé en paysan, conduisant un âne chargé de piment roux. Pendant qu'il débitait de tous côtés sa marchandise avec un sang-froid imperturbable, il cherchait et surprenait les secrets dont il était avide, puis repartait muni de renseignements dont il savait tirer profit.

Un tel caractère inspirait au soldat une grande confiance et par l'exemple une grande énergie. Il était peu communicatif et sobre de paroles avec sa troupe. Mais quand en face de l'ennemi, s'élançant au galop de son cheval, l'épée à la main, il jetait d'une voix retentissante son cri de combat : Allons enfants, en avant, à eux (Ea ! adelante, hijos ! a ellos !); quand de son œil petit et enfoncé sous d'épais sourcils roux jaillissait avec un rayonnement étrange, l'éclair de sa volonté ou de son enthousiasme, tous étaient électrisés, et le suivaient là où il voulait les mener. Une sorte de prestige entourait ce soldat si intrépide, ce curé si vaillant. Quand bien même, il eût été dans les conditions ordinaires à un chef militaire, il eût toujours exercé une influence

1. Ainsi faisait le feld-maréchal Radetzky, qui se distingua en 1848 et 1849 dans la campagne contre le roi de Piémont.

remarquable sur ses hommes ; son aptitude et sa volonté inflexible l'eussent imposé.

Le curé Mérino ! ce nom portait en lui seul son attraction, sa puissance, lui amenant des combattants en foule, doublant l'autorité de celui qui le portait.

En aucune circonstance, Mérino ne se fit de son caractère sacré un instrument de spéculation ; c'était cela qui le rendait éminemment respectable.

Trop simple pour jouer une exaltation qu'il n'éprouvait pas, trop vrai pour se poser en inspiré, ce n'était pas la croix à la main qu'il marchait à la tête de ses soldats. La régularité de sa vie, son désintéressement, rappelaient surtout qu'il était prêtre.

Tout le temps que dura la guerre, il s'abstint de l'autel, se trouvant ni assez pur, ni assez dégagé des préoccupations extérieures. Chaque jour il disait ses prières, son bréviaire ne quittait pas les fontes de sa selle ; autant que cela lui était possible, il assistait à la messe et récitait le chapelet, tout cela sans ostentation, tout simplement.

Comme dans toute troupe régulière et comme chef soucieux de ses hommes, il s'était fait suivre d'aumôniers pour assister les mourants et de chirurgiens pour soigner les blessés.

Voulant en faire un héros de roman, les feuilles publiques d'alors¹, l'ont montré sur le champ de bataille, à la fois capitaine, prêtre, chirurgien. Mérino s'en tint toujours au devoir que lui imposait sa mission ; il restait toujours le commandant de ses hommes. Il pourvoyait autant qu'il était en lui, aux soins de leur âme et de leur corps ; mais ne diminuait pas, en l'éparpillant, sa faculté de servir son pays et d'être utile à ses défenseurs. Ceux-ci le craignaient, par la rigueur de sa discipline, l'estimaient pour sa justice, l'aimaient pour la sollicitude avec laquelle il s'occupait d'eux ; sa première pensée était pour eux, sa dernière pour lui. Tel était Mérino ; ses défauts mêmes plaisaient au soldat qui ne haït pas la brusquerie quand elle est rachetée par la bonté.

Ses Castillans tinrent le serment qu'ils lui avaient fait

1. Le journal *La Presse* en tête.

de lui être fidèles ; il eut plus d'une fois l'occasion dans le courant de l'année 1809 de les mettre à l'épreuve. Vers le milieu de cette année, la guerre redoubla d'intensité dans les provinces du Nord, les Français étant forcés de couvrir Madrid et de garder la route de France.

Mérino guerroyant toujours dans la Vieille-Castille était constamment sur pied, se multipliant partout. Sachant que la petite ville de Roa¹ est occupée par les Français, il l'attaque et la prend d'assaut. Parmi le grand nombre de prisonniers faits en cette occasion, se trouva un personnage éminent ; on le lui amena, il le traita avec tous les égards dus à son rang et à son malheur, le retint plusieurs jours près de lui, jusqu'à ce qu'une voie sûre et libre lui permit de le renvoyer en toute sécurité en France. En le quittant, son prisonnier tint à le remercier de sa conduite généreuse et comme marque de sa gratitude, lui remit un écrit, de sa main, contenant sa reconnaissance pour les soins qui lui avaient été donnés, voulant qu'à l'occasion, il put s'en servir auprès de ses compatriotes.

A peu de jours de là, Mérino sut qu'un courrier porteur de dépêches, de la plus haute importance, contenant un plan d'opérations, sont destinées par le major-général français, à l'armée du Nord ; il médite de s'en emparer. Profitant de la nuit, Mérino s'embusque avec ses partisans à Castil-Péonès sur la route de Vittoria, suivie par le courrier dont l'escorte se compose d'un gros de dragons. Au moment propice, il se précipite sur eux, les culbute, s'empare des dépêches, des chevaux, des armes, donne l'argent à ses volontaires et retient prisonniers le courrier et son escorte ; des avantages de ce genre le signalèrent souvent dans le courant de l'année.

Napoléon voyant que malgré le dévouement de ses généraux, le résultat obtenu ne progressait pas, résolut dès janvier 1810 de porter à 300.000 le chiffre de ses troupes.

A ce moment, Mérino se tenait dans le rayon de Burgos, d'où il reliait souvent ses troupes avec celles de l'Empeci-

1. Roa, Secantia, Roa, ville forte, dans la Vieille-Castille, avec une citadelle et un beau palais, sur le Duero, dans une vaste campagne fertile en blé, vin, etc.

nado, dont le vrai nom était Martin-Diaz¹. Il l'assistait lorsque le général Dombrowski² en mai 1810, fut battu entre Trillo³ et Brihuega⁴ ; leur commune victoire jeta les autorités de Guadalaxara⁵ dans les plus vives inquiétudes, elles décidèrent d'envoyer le général Hugo⁶ avec un

1. L'Empecinado (Juan Martin Diaz), c'est-à-dire l'empoisé, parce qu'il était né dans un village de cordonniers ; naquit en 1775 à Castrillo, dans la Nouvelle-Castille. Chef de guérillas, de 1808 à 1814, il fit éprouver aux Français des pertes sensibles, fut partisan du régime constitutionnel sous Ferdinand VII, obtint un commandement après la révolution de 1820, fut arrêté après l'entrée des troupes françaises en Espagne (1823) et pendu à Rueda (Dict. des Dict.)

2. Jean, Henri Dombrowski, général polonais, né à Pierszowice, près de Cracovie, mourut à Hinagora (Posen). Capitaine dans la garde du roi de Saxe en 1791, il accourut à l'appel de la diète de Varsovie pour prendre part à la guerre de l'indépendance. Fait prisonnier par Souvarow, il passa en France en 1796, où le Directoire l'autorisa à former des légions polonaises qu'il commanda pendant l'expédition d'Italie. En 1806, après la victoire d'Iéna, Dombrowski courut en Pologne et y rassembla plus de 30.000 combattants qui vinrent grossir l'armée française ; combattit en Galicie, en Espagne. En 1812, il couvrit la retraite au passage de la Bérésina en livrant la bataille de Borissow et prit à la mort de Poniatowski le commandement des légions polonaises avec lesquelles il fit la campagne de France et dont il ramena les débris en Pologne (1814). Refusa après 1815 les titres de général de cavalerie et de comte palatin, que le czar Alexandre lui offrit. Il mourut en 1818. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Etoile (Bouillet. — P. Guérin, Dict. des Dict.)

3. Trille, bourg de 700 habitants au confluent du Tage et de la petite rivière de Cifuentès. Etablissements de bains d'eaux salines, les plus riches et les plus abondantes qui existent, ces établissements sont également nommés bains de Charles III et situés à deux kilomètres de la ville.

4. Brihuega, ville de 4.500 habitants, autrefois fortifiée, rues tortueuses presque toutes en pente raide. Eglises lourdement construites. Au sommet de la ville, ruines d'une antique forteresse, construite par les Maures. En 1710, le duc de Vendôme y fit prisonnière l'arrière-garde des alliés, commandée par lord Stanhope.

5. Guadalaxara, ville de 6.000 habitants sur le Hénarès, cette ville était l'Arriaca des Romains, et le chef-lieu de l'intendance de ce nom. Autrefois entourée de gros murs. Ecole centrale du génie militaire, les bâtiments qu'elle occupe sont vastes et magnifiquement disposés, quartier occupé par seize compagnies. Palais des ducs de l'Infantado qui date de 1461, la façade principale, d'architecture gothique, est percée de fenêtres mauresques. A l'intérieur on remarque surtout le patio (cour) vaste, entouré de deux étages de galeries. Un aqueduc remarquable est attribué aux Romains. — Les Maures conquièrent cette ville en 714, et lui donnèrent le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Alphonse VI, roi de Castille et Léon la reprit en 1081.

6. Joseph-Léopold-Sigisbert, comte Hugo, général, écrivain, militaire, né en 1774 à Nancy. Soldat volontaire à quatorze ans, il gagna tous ses grades sur les champs de bataille de la République et de l'Empire. Après avoir adhéré à la première Restauration, il offrit de nouveau son épée à Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe et fut mis à la retraite à la deuxième Restauration. mourut à Paris en 1828. Il est le père de Victor Hugo.

corps d'armée combattre ces deux chefs. Ils furent moins heureux lorsqu'ayant combiné leurs forces, ils décidèrent, après que Hugo se fut emparé de Sigüenza¹ de lui reprendre, cette ville. Leur attaque commença le 2 juillet, l'engagement fut des plus vifs ; plusieurs bataillons ennemis, notamment le régiment de cheveu-légers Westphaliens commandé par le colonel Hersberg, furent gravement compromis.

Le combat dura depuis le matin jusqu'à six heures du soir. La position des Français qui occupaient les hauteurs d'où ils pointaient à coup sûr leur canon décida la victoire en leur faveur. Après s'être dissimulés dans un bois de pins voisin, les guérilleros se retirèrent.

N'ayant pas réussi de la sorte, ils résolurent d'obtenir la capitulation en affamant la place, tout au moins de la jeter dans le dénuement le plus absolu. Pour cette opération, on ne pouvait employer des détachements qui facilement reconnus eussent été forcés d'accepter un engagement et eussent affaibli la division. On fit le choix d'hommes intelligents et en petit nombre, habilement appostés avec consigne de ne rien laisser entrer et sortir de la ville ; ils exécutèrent si bien leurs ordres qu'en peu de temps Sigüenza, qui renfermait un millier d'hommes, fut évacuée.

En quittant Sigüenza, Mérino repassa la Sierra Guadarrama et revint dans les environs de Burgos. Ses forces à ce moment-là s'accrurent des soldats que sa réputation lui attirait ; débris de la Guerilla dite de Bourbon. Il put ainsi former un régiment de cavalerie qu'il appela hussards de Burgos et un régiment d'infanterie auquel il donna le nom de régiment de l'Arlanza du nom d'une petite rivière des environs de Villoviado.

Au début de la guerre, sa troupe formée hâtivement

1. Sigüenza, Segontia, ville de 5.000 habitants, à 974 mètres d'altitude, sur l'Henares, bâtie en amphithéâtre sur une colline. Siège d'un évêché.

Dans la haute ville, s'élève l'ancien Alcazar, forteresse entourée de hautes murailles et flanquée de grosses tours. Cathédrale, bel édifice gothique, la façade est surmontée de deux tours de quarante mètres. Dans l'intérieur, on remarque les piliers qui soutiennent la nef centrale, le maître autel, etc., etc. Sigüenza a un caractère franchement espagnol ; c'est un séjour très agréable, même pour les étrangers. Possédait avant 1809 une Université qui avait été fondée en 1740. Cette ville fut prise sur les Maures par Alphonse VI en 1106.

manquait de tout. Grâce aux convois qu'il interceptait, aux ressources qu'il tirait des populations, Mérino en arriva à armer régulièrement ses guérillas et à leur donner une tenue uniforme, c'était la zamarra ou veste de peau, puis le sombrero (chapeau) castillan qu'ils portaient et aussi un ruban rouge adopté par tous les Espagnols, sur lequel se lisait cette devise : VENCER O MORIR POR LA PATRIA Y POR FERNANDO SEPTIMO (vaincre ou mourir pour la patrie et pour Ferdinand VII), il ne pouvait, vu les circonstances, être question de solde, mais cette considération ne les arrêta pas dans leur dévouement.

La guerre ne laissait aux partisans ni repos ni trêve surtout dans les provinces où se tenait Mérino, c'est-à-dire sur la route de France à Madrid et à Lisbonne, elles étaient constamment sillonnées de convois de toutes sortes.

Si un de ces convois se présentait, immédiatement Mérino prenait ses mesures pour s'en emparer ; posté dans un défilé, derrière un rideau de rochers ou d'arbres, il divisait sa troupe en groupes plus ou moins nombreux, selon la force apparente de l'ennemi ; le silence le plus rigoureux s'observait. Sans défiance le convoi continuait sa route, s'engageait dans l'embuscade préparée ; au moment voulu, des tirailleurs attaquaient le peloton qui éclairait la marche, pendant ce temps un détachement se jetait en avant de l'arrière-garde. Ainsi coupé, le convoi recevait le choc d'une masse de partisans, qui se démasquant tout à coup, culbutaient l'escorte, coupaient les traits des chevaux, renversaient les cinq à six voitures de tête ; abrités par ces remparts improvisés, ils se battaient à outrance jusqu'à ce que, épuisé ou dispersé, l'ennemi abandonnait le champ du combat.

Ce fut ainsi qu'en juin 1810, Mérino s'empara d'un convoi dirigé de France sur Ciudad-Rodrigo¹ envoyé au maré-

1. Ciudad-Rodrigo. Lancia-Transcudana des anciens. Rodericum en latin moderne ; ville de 6.500 habitants, bâtie sur un rocher taillé presque à pic du côté de l'Agueda. Place forte de deuxième classe, bonne citadelle, entourée ainsi que la ville de vieilles murailles qui ont été plusieurs fois reconstruites, et dont une partie date de l'époque romaine. Cathédrale dont on admire le retable et les stalles du chœur. Le château est du temps de Henri de Transtamare, très beau port. Elle fut fondée au XIII^e siècle sur

chal Ney¹ et composé d'armes, d'équipements, de numé-

l'emplacement de l'ancienne Lancia-Transcudana. Prise et reprise pendant les guerres de 1808 à 1814.

1. Michel Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, naquit à Sarrelouis, en Lorraine, le 10 janvier 1769, fils d'un simple artisan qui avait servi et était parvenu au grade de sous-officier ; son oncle, Jean Ney, capitaine d'infanterie, fut tué à Marengo. Il entra fort jeune au service comme simple hussard dans le régiment colonel-général et franchit rapidement les grades inférieurs. Sous-officier au début de la Révolution, il fut capitaine en 1794, et servit dans l'armée de Kléber, qui le remarqua et le fit nommer adjudant général chef d'escadron.

Nommé général de brigade en 1795, il refusa par modestie, et dans la campagne de 1796, il continua à donner de nouvelles preuves de zèle, déploya une rare intrépidité et des talents supérieurs, notamment à la bataille d'Alten Kirchen et plus tard à la prise de Wurtzbourg et à la capitulation de Forthheim. Sa conduite dans cette dernière affaire lui valut sur le champ de bataille le grade de général de brigade, qu'il avait refusé en 1795. Cette confirmation, dit Kléber, en demandant sa nomination au Directoire, sera un acte d'éclatante justice. Après divers succès obtenus contre les troupes autrichiennes à la prise de Rothembourg, etc., et dans l'armée du général Hoche, il fit une pointe un peu hardie au combat de Steinberg, pour sauver une pièce d'artillerie volante et fut fait prisonnier de guerre. Le général en chef demanda son échange avec beaucoup d'instance et l'ayant obtenu, il le nomma général de division.

Il fut employé en cette qualité à l'armée du Rhin. Au mois de juillet, il passa dans l'armée d'Helvétie commandée par Masséna. Revenu à l'armée du Rhin, il en eut le commandement en attendant l'arrivée du général Lecourbe et fut vainqueur dans tous les engagements contre l'archiduc Charles.

En 1800, le général Lecourbe donna provisoirement le commandement de l'armée du Rhin au général Ney qui le conserva jusqu'à l'arrivée du général Moreau et eut plusieurs occasions de se distinguer contre les Autrichiens, il contribua au gain de la bataille de Hohenlinden. Ney, après une courte et heureuse campagne dans le pays des Grisons rentra en France et reçut du premier consul un très beau sabre égyptien.

En octobre 1802, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire près la République helvétique et par son zèle et son habileté parvint à pacifier ce pays.

A son retour, le 9 mai 1804, il fut créé maréchal de l'Empire ; le 14 juin, nommé grand-officier de la Légion d'honneur, puis chef de la 7^e cohorte de cette Légion, et enfin, grand aigle, le 2 février 1805. Dès la reprise des hostilités avec l'Autriche, le maréchal reçut le commandement de l'un des corps de la Grande armée d'Allemagne, il contribua si vaillamment au gain de la bataille d'Elchingen, que le 14 octobre 1804, à la fin de la campagne, Napoléon le créa duc de ce nom.

Après la victoire d'Austerlitz, 2 décembre 1805, il occupa la Carinthie ; bientôt appelé à opérer avec son corps d'armée en Prusse, il prit une part très efficace à la bataille d'Iéna, au blocus et à la reddition de Magdebourg. Son entrée à Berlin, où il prit ses quartiers d'hiver (décembre 1806) ne fut qu'un incident de cette glorieuse campagne, bientôt suivie de la victoire de Thorn sur l'armée russe et des batailles d'Eylau et de Friedland.

Après la paix de Tilsitt, Ney fut envoyé en Espagne où pendant trois années de commandement (1808-1809-1810) à la tête de l'armée du centre, il contribua avec Suchet à l'intronisation éphémère du roi Joseph.

Quand l'empereur eut décidé son expédition contre la Russie, il confia le commandement du 3^e corps au maréchal Ney, et la grande armée lui dut

raire, dont la valeur dépassait un million. Il l'attendit à Quintana-Palla ; 150 chariots le formaient et étaient gardés par des forces imposantes. Mérimo se précipita à la tête des siens se battit avec un courage héroïque et resta maître du terrain. Jamais butin si riche n'avait frappé ses yeux. Il partagea à ses soldats ce qu'il ne put envoyer à la junte provinciale et ne garda absolument rien pour lui.

la meilleure part de ses premières victoires : Smolensk, Valontina et surtout à la Moskowa (7 septembre 1812), où l'intrépidité du maréchal lui mérita le surnom de brave des braves, qui lui fut donné par l'empereur, avec le titre de prince de la Moskowa. L'armée française entra à Moscou, qu'il fallut évacuer au milieu des flammes, après trente-cinq jours d'occupation. Dans la retraite désastreuse qui suivit, Ney eut le commandement de l'arrière-garde de l'armée, mission douloureuse dans laquelle il révéla des talents militaires peut-être supérieurs à ceux qu'il avait montrés sur les champs de bataille qui l'avaient illustré. Napoléon, en parlant à cette occasion, du prince de la Moskowa, le désigna comme « ayant l'âme trempée d'acier. »

Le maréchal, arrivé à Hanau avec les débris de son arrière-garde, s'occupa activement de la réorganisation de l'armée ; il eut une part très active aux batailles de Lutzn, Bautzen, Dresde, Dessau. Il combattit avec sa valeur accoutumée aux journées de Leipsick, puis fit avec l'armée sa retraite sur la rive gauche du Rhin.

En 1814, le maréchal de France soutint encore contre les armées alliées l'éclat de sa réputation. Quand l'heure des capitulations eut sonné, il contribua beaucoup à déterminer Napoléon à signer son abdication ; il fut un des premiers généraux de l'armée qui se rallièrent avec le plus d'éclat aux Bourbons.

Il fut nommé le 6 mai membre du Conseil de guerre établi près de la personne de Louis XVIII et créé Chevalier de Saint-Louis le 1^{er} février suivant. Le roi lui conserva tous ses titres et toutes ses pensions ou dotations qui s'élevaient à 728.973 francs de rentes, le nomma membre de la Chambre des pairs, commandant en chef de la cavalerie et gouverneur de la 6^e division militaire à Besançon.

Le 1^{er} mars 1815, ayant reçu l'ordre de se rendre dans son gouvernement, alors qu'il était à sa terre des Coudreaux, il passa à Paris, se présenta devant le Roi et promit de s'opposer de tout son pouvoir à la marche de l'Empereur qui venait de débarquer au golfe Juan. Bientôt, il oublia ses promesses et suivit la personne de l'Empereur, s'étant laissé tromper par des émissaires qui lui avaient été envoyés. Il accepta la pairie des Cent jours et reçut le commandement de l'aile gauche de la Grande armée destinée à agir en Belgique. Malgré l'intrépidité dont il donna de nouvelles preuves dans cette campagne de quatre jours, rien ne put réussir à conjurer le désastre que l'armée française éprouva à Waterloo (18 juin 1815). Après la défaite, le maréchal ne pouvant méconnaître les graves conséquences de sa défection vis-à-vis des Bourbons se réfugia dans le département du Lot. Arrêté le 16 août à Figeac, conduit à Paris on l'emprisonna à la Conciergerie. Traduit devant la cour des pairs, il fut condamné à mort, le 6 décembre, comme coupable de haute trahison. Son exécution eut lieu le lendemain à la barrière d'Enfer. Après avoir reçu les secours de la religion que lui donna le curé de Saint-Sulpice, il commanda lui-même le feu de peloton de vétérans chargés

•• le fusilier.

(Catalogue Historique des généraux français, par L. de la Roque.)

Parfois, comme nous avons eu l'occasion de le dire pour l'Émpécinado, Mérino opérait avec d'autres chefs, tels Tapia, don Juan Abril aux environs de Ségovie, don Camillo Gomez, à Toro, don Bartolomé, Amor, à la Rioja, don Joaquin Duran à Soria.

Cependant, dans la guerre de l'indépendance, surtout, ce ne fut que comme chef isolé qu'il obtint ses plus brillants succès, sa volonté à inspirations soudaines se pliait mal à celle des autres, en voici une preuve. En décembre 1810, il s'était réuni avec Tapia à Duran, nommé commandant du district de Soria, par la junte de cette contrée. Ils attaquèrent ensemble le général Duvernet¹ à Torralba, la mêlée s'engagea favorablement, Duvernet allait être vaincu, l'infanterie de Mérino donnait avec sa valeur ordinaire, lorsque sa cavalerie fit une fausse manœuvre. L'infanterie, isolée, ne put tenir et se dispersa. La cavalerie en fit autant, Mérino retourna vers Burgos.

La dispersion, involontaire et fatale en cette circonstance, était une tactique fréquente dans cette guerre. Qu'importait d'abandonner le champ de bataille un jour, si l'on s'y trouvait le lendemain ! Fuir l'ennemi, c'était se préserver, souvent c'était l'attirer dans quelque mauvais pas. Celui-ci, croyait avoir vaincu, les partisans renaissaient toujours ; fuyant, ils se représentaient partout. Un air de cornemuse, une fusée lancée la nuit au sommet d'un pic servait de signal de ralliement. Les poursuites incessantes, la lutte quand ils espéraient le repos, l'inutilité d'un succès, aussitôt détruit dans son résultat, qu'obtenu, lassaient, affaiblissaient démoralisaient les oppresseurs, c'était le but cherché.

Nous en sommes donc arrivés à ce moment de la guerre de l'Indépendance, auquel les généraux de Napoléon lui firent comprendre, d'ailleurs lui-même s'en était déjà rendu compte, tout le mal que faisait à ses troupes la persévé-

1. Mouton-Duvernet (Le baron Régis-Barthélemi), général et député, né au Puy en 1779, se signala dans les guerres de l'Empire, surtout en Espagne. Fit partie en 1815 de la Chambre des représentants, où il se prononça avec fanatisme contre les Bourbons et reçut le commandement de Lyon. Il se rallia un des premiers à Napoléon revenant de l'île d'Elbe. Au retour de Louis XVIII, il fut proscrit. Arrêté en mars 1816, condamné à mort, il fut fusillé à Lyon le 19 juillet.

rance des Guerillas. Hugo lui écrivait : « La destruction
« des Guérillas délivrerait les provinces de l'ennemi local,
« le seul craint par le genre de guerre qu'il y fait autant
« aux Français qu'à leurs partisans. Par la destruction des
« Guérillas, tout changerait avantageusement de face, les
« communications se rouvriraient, les chefs et le peuple
« obéiraient aux autorités locales, les impositions s'acquitteraient et l'abondance renaîtrait partout¹ ».

Aussi au commencement de 1811, par un décret du 15 janvier, l'armée du maréchal Bessières reçut-elle une nouvelle organisation. Elle fut chargée de surveiller spécialement la côte de Biscaye, les bords de l'Ebre, du Duero, la Navarre, les Provinces Basques, la Vieille-Castille, le royaume de Léon. Sept cent mille hommes furent employés à la poursuite des partisans de ces contrées ; ils ne suffirent pas à Bessières qui ne put se livrer à aucune opération importante. Harcelé sur tous les points, fatigué, dégoûté d'une guerre sans issue, il demanda et obtint son rappel². Le général Dorsenne³, que Napoléon distinguait et aimait, le remplaça ; malgré

1. Mémoires de Hugo, tome II, p. 334.

2. Victoires et conquêtes des Français ; tome XXVI, p. 286.

3. Jean-Marie-François Lepaige comte Dorsenne, né à Arras (Pas-de-Calais), en 1773, partit comme volontaire en 1792, élu capitaine par ses camarades, le 13 septembre suivant. Fit avec distinction les campagnes de 1792-1793, et fut nommé chef de bataillon sur le champ de bataille, le 3 germinal, an V. Il fit en cette qualité les campagnes d'Égypte, fut blessé d'un coup de feu à Iminke. Nommé colonel de la 61^e demi-brigade, il resta encore quelques années en Égypte. De retour, sur le continent, il se signala à Austerlitz et fut nommé général de brigade. Contribua au gain de la bataille d'Eylau, se fit remarquer à Ratisbonne à Essling. Soutint avec la garde qu'il commandait tous les efforts de l'armée ennemie, lui imposa par sa contenance et protégea la rentrée de nos troupes dans l'île de Lobau. Dans cette journée, le général Dorsenne eut deux chevaux tués sous lui ; l'un d'eux en tombant le renversa et lui fit éprouver une contusion à la tête qui devait lui être fatale quelque temps après. Se signala encore à Wagram, et nommé général de division le 5 juin 1809. Revenu à Paris après la paix de Vienne, il fut envoyé en Espagne avec 20.000 hommes de la garde impériale, et succéda le 8 juillet 1811 à Bessières, dans le poste difficile de l'armée du nord en Espagne, avec laquelle il remporta plusieurs victoires. Depuis Essling, Dorsenne ressentait de violentes douleurs de tête ; insensible à tout quand il s'agissait du devoir, il n'en continuait pas moins à diriger les opérations ; ainsi il se fit porter en litière pour commander en personne le siège d'Astorga, ce fut son dernier exploit. Sa santé se trouvant de plus en plus altérée, il dut revenir à Paris où il succomba le 24 juillet 1812 des suites de l'opération du trépan, à peine âgé de 29 ans.

toute son activité et plusieurs victoires, il n'arriva pas à un résultat plus appréciable.

De son côté, la Régence de Cadix procéda à l'organisation plus régulière de la résistance. L'Espagne fut divisée en sept districts, placés chacun sous la direction d'un général commandant supérieur, auquel devaient obéir les divisions, les corps détachés, les Guérillas. La vieille Castille fut comprise dans le septième district ; Don Gabriel de Mendizabal en eut le gouvernement. La Junte provinciale, en annonçant son investiture, publia une proclamation : « N'avons-nous pas juré, disait-elle, de délivrer notre patrie, ou de nous ensevelir sous ses ruines ? Eh bien ! tenons parole ! (Toréno IV). »

En 1811, comme dans les années précédentes, les Guérilleros ne violèrent pas leur promesse. Duran, l'Empécinado, Villacampa guerroyèrent sans relâche dans la Castille, bloquèrent des places, harcelèrent les corps envoyés à leur poursuite, inquiétèrent les villes, firent trembler Madrid. Mais surtout Longa, El Pastor et Mérimo se distinguèrent, châtièrent l'ennemi, dans de véritables batailles¹.

Le général Reille², par un ordre du jour du 24 août

1. Histoire d'Espagne.

2. Honoré-Charles-Michel-Joseph Reille, maréchal de France, né à Antibes, le 1^{er} septembre 1775. Il entra au service comme grenadier dans le 1^{er} bataillon du Var, en 1791. L'année suivante, il fut nommé sous-lieutenant au 94^e régiment d'infanterie, assista aux batailles de Rocoux, Liège et de Nerwinde.

Capitaine en 1796, et aide de camp de Masséna, il le suivit au siège de Toulon et en Italie où il se distingua aux combats de Montenotte, de Dego, de Lodi, de la Brenta, d'Arcole et de Bellune, resta en Italie jusqu'au traité de Campo-Formio, suivit Masséna en Italie comme adjudant-général attaché à l'Etat-major. Le général Oudinot ayant été blessé, il le remplaça et rentra dans Zurich avec Masséna, poursuivit l'ennemi. Lorsque Masséna se rendit à Gènes, il chargea Reille de reconnaître les positions de l'armée française depuis Nice jusqu'au Mont-Cenis. Il revint en France en 1800, et bientôt après il retourna en Italie et prit part à l'expédition de Naples. Nommé général de brigade, le 29 août 1803, à 28 ans, et envoyé au camp de Boulogne. En 1805, il obtint sous le général de Lauriston le commandement en second des troupes embarquées à Toulon sur la flotte du vice-amiral Villeneuve.

Après la défaite de Trafalgar, Reille rejoignit la grande armée, commanda en 1806 une brigade du 5^e corps en Autriche et assista aux batailles d'Iéna et de Pulstuck ; peu après, il fut élevé au grade de général de division. Nommé aide de camp de l'empereur, il assista à la bataille de Friedland. Envoyé en 1808 en Toscane et en Espagne. Rappelé en Allemagne, il se

mit leur tête à prix. Par les menaces, par la séduction, on chercha à susciter des trahisons ; on ne trouva personne qui voulut vendre à l'ennemi ces infatigables défenseurs de l'honneur national. Les nombreux généraux envoyés contre eux les battirent en plusieurs rencontres.

Mérimo cependant eut de beaux succès ; à Ontoria-Valde Arados, il livra un sanglant combat qu'il gagna contre les troupes de Dorsenne. Tout un escadron du régiment polonais de la Vistule dut mettre bas les armes et se constituer prisonnier, le colonel subit le même sort, Mérimo le combla d'égards, l'invita à sa table et pendant le repas, la conversation se fit en latin.

Quelques jours après, il envoya à Dorsenne un parlementaire pour lui proposer l'échange des officiers en son pouvoir contre un seul espagnol qui servait d'espion à l'ennemi ; il demandait que sa proposition fut transmise à Napoléon, si Dorsenne ne se croyait pas suffisamment autorisé à l'accepter. Le général répondit dans une lettre que Mérimo garda par devers lui : « Qu'il obtenait un service plus réel de son espion, que de l'escadron captif. » Il refusa net.

Les Polonais surent la réponse, leur indignation n'eut pas de bornes. Quelques-uns conjurèrent Mérimo de leur permettre d'aller se venger du général, il repoussa énergiquement leur prière et les transférant à Potès, les mit à la disposition du commandant général, Mendizabal, qui les envoya à la Corogne¹ d'où ils passèrent en Angleterre.

distingua à Wagram ; revint en Espagne en 1809 et y resta jusqu'à la fin de 1812. Reçu ensuite le commandement de l'armée de Portugal ; fut avec le maréchal Soult à la bataille de Toulouse. A la Restauration, le roi le nomma chevalier de Saint-Louis, grand cordon de la Légion d'honneur et inspecteur d'infanterie. Au retour de Napoléon, il combattit à Waterloo. Après le licenciement de l'armée, il fut mis en demi-solde ; remis en disponibilité le 22 juillet 1818. En 1819, réintégré pair de France et nommé en 1820 gentilhomme de la chambre du roi. Il fut nommé le 17 décembre 1847 maréchal de France, sénateur de l'Empire en 1852. Le comte Reille mourut à Paris, le 4 mars 1860.

(Catalogue Historique des généraux français.)

1. La Corogne, Corunã en espagnol, Magnus Portus chez les anciens. Ville forte de 37.500 habitants, chef-lieu de province, résidence du capitaine général de l'intendant de province. Deux villes distinctes, la ville haute sur le penchant d'une montagne, défendue par un fort et par d'anciennes murailles, et la ville basse entourée de travaux importants. Excellent port militaire, port de commerce. Arsenaux et chantiers de constructions navales.

Voici un fait qui prouve que Mérimo a été calomnié, lorsqu'on lui attribua un esprit de vénalité :

Se trouvant un jour dans les environs de Ségovie ¹, il eut un engagement avec l'escorte d'un convoi dont il s'empara, et fit prisonnière en même temps la femme d'un colonel qui se rendait à Valladolid ² pour y soigner son mari gravement blessé. Dès qu'il eut connu le but du voyage de cette dame, s'en rapportant à elle, il lui accorda sa liberté sans rançon et, ne se contentant pas de lui donner un sauf-conduit, il la fit escorter jusqu'en vue des avant-postes fran-

Ecoles d'artillerie et de marine ; couvent de San Francisco où logea Philippe II en 1551; Commerce important. Exportation de bétail pour l'Angleterre. Une promenade en suivant le bord de la mer conduit à l'ilot qui porte la vieille tour d'Hercule, de fondation romaine.

1. Ségovie ((Ségovia) ville de 11.000 habitants, est construite sur un immense rocher isolé entre deux vallées profondes. Le rocher a trois cents pas d'élévation, quatre mille pas de tour au sommet, et la forme d'un navire, la poupe à l'est, la proue à l'ouest. La ville entourée de murailles en occupe le sommet à 924 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les murailles sont intactes, élevées de neuf à dix mètres, crénelées, flanquées de quatre-vingt-cinq tours et percées de cinq portes. Evêché, grande école d'artillerie. L'aqueduc de Ségovie est certainement un des monuments de l'antiquité les plus majestueux et les mieux conservés, attribué à Trajan. Il reçoit à dix-sept kilomètres de la ville un ruisseau du volume d'un corps d'un homme. C'est à la vieille tour du Caseron, à quinze kilomètres de la ville que commence le merveilleux travail qui conduit l'eau. La première partie se compose d'un massif de maçonnerie de 772 mètres de longueur, portant la conduite et aboutissant à un réservoir où l'eau dépose les sables qu'elle a entraînés ; à partir de ce réservoir, commence une série de 119 arches traversant une étendue de 818 mètres. Ces arcades dont la hauteur varie suivant les dispositions du terrain, s'élèvent au point de départ à sept mètres, et au point le plus profond, à vingt-huit mètres et demi. Sur une longueur de 276 mètres, elles sont distribuées sur deux étages, avec une hardiesse et une légèreté remarquables. Après l'aqueduc, un des monuments les plus remarquables de Ségovie est l'Alcazar. Il s'élève à la pointe ouest de la ville. C'est une série de tourelles crénelées du milieu desquelles s'élève une tour carrée, dont la plate-forme est flanquée également de tourelles, et qui servit longtemps de prison d'Etat.

Un incendie survenu le 7 mars 1862 a complètement détruit ces précieux souvenirs ; il ne reste plus que les ruines de l'Alcazar.

La cathédrale est à trois nefs, d'une architecture mixte de style gothique et gréco-romain. La grande nef a trente-cinq mètres de voûte, et la coupole s'élève à soixante-sept mètres. Les marbres abondent dans la décoration intérieure. Ségovie était autrefois la capitale des Arevaci.

2. Valladolid, ville de 62.000 habitants (Pintia des anciens), sur la Pisuerga et l'Esgueva ; à 691 mètres d'altitude. Climat sain, atmosphère généralement pure. Résidence du capitaine-général de la Vieille-Castille. Evêché, belle cathédrale restée inachevée. Caserne de cavalerie, trois d'infanterie. Université fondée en 1346. Académie des sciences et arts.

Valladolid a eu autrefois plus d'importance qu'elle n'en a aujourd'hui. Patrie de Philippe II. Christophe Colomb y mourut,

çais. Le colonel, apprenant par sa femme les circonstances dans lesquelles elle s'était trouvée, écrivit une lettre de remerciements à Mérimo, en même temps il l'informait qu'en cours de route un guérillero avait soustrait l'argent de sa femme. Aussitôt, il fit rechercher l'auteur du vol qui paya de sa vie sa lâche cupidité ; par cet exemple sévère, il prévint les cas semblables.

Le commandant de la ville de Lerma ¹ proclamait sans cesse que si un heureux hasard lui faisait rencontrer Mérimo, ce héros de presbytère, il en aurait vite fait de terminer cette légende ; cette occasion ne tarda pas à se présenter. Lerma, ville d'un millier d'habitants, manquait de vivres et de munitions, le commandant en demanda à Burgos et lorsqu'il sut que le convoi qui devait le ravitailler était en route, le présomptueux officier alla au-devant de lui à la tête d'une escorte. Averti par ses affidés et connaissant les fanfaronnades du commandant, Mérimo trouva l'occasion opportune pour lui donner une leçon.

Pour cela, il va l'attendre près d'une grotte appelée la venta del Angel, y poste auprès son infanterie, et place sa cavalerie sur la grande route. Le détachement paraît, Mérimo s'apprête à le recevoir ; le commandant ne voyant qu'une poignée de cavaliers et apprenant la présence du chef guérillero, s'en réjouit et croit qu'il va en avoir facilement raison. Le combat s'engage, tout d'abord Mérimo ne met en action que sa cavalerie, mais lorsque l'action est bien engagée de part et d'autre, son infanterie au signal convenu se démasque et ouvre à l'improviste une vive fusillade sur les Français. Etourdi par cette manœuvre, le détachement après quelques instants de résistance, lâche pied, alors le convoi tombe entre les mains des Espagnols. Le commandant blessé de la propre main de Mérimo est fait prisonnier, et avec lui bon nombre de soldats sont obligés de se rendre. Triomphant comme bien on le pense, Mérimo conduit ses prises au village de Tardemar. En y arrivant, il rencontre un autre détachement venu d'ailleurs ; ses soldats électrisés

1. Lerma, ville de 2.500 habitants. Beau pont de neuf arches sur l'Arlanza, la ville occupe le penchant et le sommet d'une colline, place entourée de galeries, soutenues par des piliers en bois ; chef-lieu du duché de ce nom.

par leur premier succès fondent impétueusement sur lui, et l'acculent au milieu d'un rucher. Mérino somme les hommes qui composent le détachement de mettre bas les armes, ces braves s'y refusent et veulent mourir en combattant. S'encourageant de la résistance de leurs camarades, les prisonniers de la Venta del Angel viennent à leur aide ; Mérino fait face de toutes parts, presque tous ses ennemis succombent.

Cette journée est dans la vie de Mérino l'une de celles qui a eu le retentissement le plus populaire.

Quelques jours après, le général en chef Mendizabal vint passer en revue le corps de l'intrépide curé, son effectif se montait à plus de cinq mille hommes, leur tenue et leur élan valurent à Mérino de vives félicitations de la part du général et le rang de colonel (juillet 1811). Par un nouvel avantage que, de concert avec Duran, il remporta le 2 août à la Peña nueva de Ordúna, sur le général Caffarelli², il fit voir que c'était bien à cause de son mérite qu'on lui conférait ce grade. A cette affaire de nombreuses troupes se trouvèrent en présence et le terrain vivement disputé, resta à Mérino et à Duran.

Dans les derniers mois de 1811, Mendizabal combina les mouvements de Mérino avec les Guérillas qu'il commandait lui-même, et souvent les réunit en un seul corps. Donc le six novembre, après avoir rallié aussi Porlier², il fut forcé

1. François-Marie-Auguste Caffarelli, né au Falga en 1766, général, servit d'abord dans les troupes du roi de Sardaigne, puis s'engagea comme simple soldat dans les armées républicaines et fit partie en 1791 de l'armée du Roussillon. Après le 18 brumaire, Bonaparte le nomma colonel et chef d'état-major de la garde Consulaire, puis le prit pour aide de camp et le nomma général de brigade. En 1804, Caffarelli fut envoyé à Rome pour décider le Pape à venir à Paris sacrer Napoléon. Cette mission lui valut au retour le poste de gouverneur des Tuileries et le grade de général de division. Prit part à la campagne d'Italie, se distingua à Austerlitz et fut nommé ministre de la guerre et de la marine du nouveau royaume d'Italie. Il servit en Espagne, de 1810 à 1813, et remporta plusieurs succès sur les Anglo-Espagnols. Après la chute de Napoléon, il conduisit Marie-Louise à Vienne. Louis-Philippe le nomma pair de France en 1831.

(Dict. des Dict., P. Guérin.)

2. Don Juan Díaz Porlier, marquis de Matarosa, dit el marquerito, né à Carthagène en 1757, se distingua à la tête d'une troupe de Guérillas dans la lutte des Espagnols contre Napoléon I^{er} (1809), devint maréchal de camp ; puis capitaine général des Asturies. Rallié à Ferdinand VII, il se sépara de lui quand ce prince eut aboli la constitution de 1812. Il ourdit

d'évacuer Cabezon, mais le 7 au matin, les trois chefs qui, de concert, attaquèrent, pour prendre leur revanche, le général Dubreton¹ à Sidias, furent encore repoussés. Ils revinrent à la charge le soir même. Les troupes assaillirent l'ennemi avec fureur, une charge à la baïonnette assura la victoire aux Français. Les Espagnols en cette affaire, perdirent cinq cents hommes tués ou blessés. Dubreton leur fit encore beaucoup de prisonniers. Les chefs guérilleros se retirèrent alors dans les montagnes de Potès.

En décembre de la même année, avec Longa, ils obtinrent la campagne aux environs de Burgos. Cette réunion de Guérillas redoubla le zèle et le courage des populations ; leur persévérance eut quelque chose de merveilleux et on ne conçoit pas qu'elles ne se soient pas lassées en présence des nouveaux succès de leurs ennemis. Hugo, Dubretin, Bonet², Darmagnac³, les avaient bien des fois battus

un complot dans le but de rétablir cette constitution. S'empara de la Corogne et du Ferrol. Il se dirigeait sur Santiago, lorsqu'il fut pris par trahison et pendu (1815).

(Dict. des Dict., P. Guérin.)

1. Jean-Louis, baron Dubreton, né à Ploermel en 1773, entra au service à seize ans, servit aux armées du Nord, de Vendée, d'Italie, puis à Saint-Domingue, en Hollande, en Allemagne, et partout il se signala par sa valeur et son sang-froid. Envoyé en 1811 à l'armée d'Espagne comme général de brigade, il battit en plusieurs rencontres les Espagnols et les Anglais. Wellington ayant mis, en 1812, le siège devant Burgos, alors commandé par le général Dubreton, rencontra une résistance si vigoureuse qu'il fut obligé de se retirer avec perte. Le siège avait duré trente jours, quoique les forces des coalisés se trouvassent à peu près réunies. Ce beau fait d'armes fut mis à l'ordre de l'armée et le général reçut le grade de général de division. Dubreton commanda en 1813 la 1^{re} division du 2^e corps de la grande armée d'Allemagne, et se distingua d'une manière éclatante le 30 octobre à Haneau. Il fut chargé plus tard du commandement de plusieurs divisions militaires et mourut à Versailles en 1855.

2. Jean-Pierre-François Bonet, comte de l'Empire, né à Alençon en 1768. Engagé volontaire, gagna ses grades pendant les guerres de la République et de l'Empire, devint général de brigade en 1794 et général de division en 1803. Créé pair de France en 1831 et sénateur en 1852. Fit la guerre d'Espagne de 1808 à 1811. (Dict. des Dict., combattit principalement dans les Asturies, intelligent et intrépide. (Thiers : Histoire du Consulat et Empire).

3. Darmagnac, Jean-Barthélemy-Claude-Toussaint (vicomte), né à Toulouse en 1766, Engagé en 1791, capitaine la même année. Chef de bataillon en Italie en 1794. Nommé colonel de la 32^e demi-brigade aux Pyramides, se distingua à Saint-Jean-d'Acre, promu général de brigade en 1801, et général de division après la bataille de Medina de Rio-Secco (Espagne). Commanda sous la Restauration la division militaire de Bordeaux ; chevalier de Saint-Louis et de la Couronne de fer. Grand officier de la Légion d'honneur.

dans le nord et au centre. Les Français triomphaient, ils exultaient de la prise de Valence¹, qui couronnait leur succès en Aragon ; mais leur joie eût des retours amers.

Au midi, le général Leval fut contraint avec 10.000 Français de lever le siège de Tarifa², défendue par 3.000 soldats, commandés par Copons (5. janvier 1812).

1. Valence. Edetanorum des anciens. — Ville de 17.000 habitants. Archevêché, résidence du capitaine général. Position délicieuse, au milieu de jardins, sous un climat toujours tempéré, Cathédrale datant de 1262. La grande tour se nomme el Miguelete (du nom de la grande cloche baptisée du nom de Saint-Michel) ; elle est octogone et mesure 45 mètres de hauteur. On entre dans la cathédrale appelée aussi la Seo par trois portes principales. L'université a été fondée en 1209. La bibliothèque contient 26.000 volumes. Ce pays, habité jadis par les Edetani, et compris par les Romains dans l'Espagne Tarraconaise fut conquis par les Goths, puis par les Maures (715) appartient aux califes de Cordoue, forma quelque temps (1031-1094) un petit royaume à part, et qui eut pour capitale Valence ; reprise sur les Maures par le Cid, elle retomba en leur pouvoir à la mort de ce héros, mais définitivement reprise par Jacques I^{er} roi d'Aragon en 1238. Le bourg qui sert de port à Valence est le Grao situé à cinq kilomètres à l'est sur la Méditerranée à l'embouchure du Guadalquivir. Le commerce consiste en velours, soieries, draps, objets d'orfèvrerie, fabriques d'éventails, fonderies de fer et de bronze, verreries, faïenceries.

1. Tarifa-la-Julia-Traducta des Romains ; ville de 12.000 habitants, place forte à l'extrémité la plus méridionale de l'Espagne et de l'Europe, au centre du détroit de Gibraltar. La ville est entourée d'une enceinte fortifiée, dans laquelle se trouve enclavée la célèbre forteresse que les Maures vinrent assiéger en 1293. — La place était défendue par Alonzo Perez de Guzman ; les Maures ne pouvant s'en emparer ni vaincre la résistance de Guzman, lui envoyèrent un message pour lui faire savoir, que son fils unique était tombé entre leurs mains et qu'il eût à choisir entre la reddition du château ou l'égorgeant sous ses yeux, de ce jeune seigneur. La perspective de ce tragique spectacle ne fut pas capable d'ébranler la fidélité du père. S'approchant des murailles, il cria à ces barbares que s'il avait cent enfants, il les sacrifierait tous avec joie, plutôt que de manquer à son devoir et à la fidélité jurée à son Souverain, et aussitôt pour leur faire voir ses dispositions, il leur jette une épée pour s'en servir contre son fils, s'ils persistaient à le vouloir faire mourir, après quoi il rentra chez lui.

Bientôt attiré au dehors par les cris alarmés des soldats, il s'informe de la cause de ce tumulte. S'étant rendu compte que les ennemis avaient exécuté leur perfide menace : « Je croyais, dit-il froidement, que les ennemis étaient entrés dans la ville. » Sur cela, il retourne dans sa maison, sans donner le moindre signe de douleur et de compassion. Courage héroïque dans un père, digne des premiers héros, et comparable à ce que l'antiquité peut nous proposer de plus merveilleux.

(*Hist. d'Espagne*, de Mariana, traduction française de 1725, p. 293.)

Après cet événement, les Maures se rendant compte que la ruse et la force leur étaient également inutiles, et que rien ne serait capable d'ébranler la fermeté du gouverneur, que la tendresse paternelle n'avait pu faire chanceler un moment, prirent le parti de lever honteusement le siège et de repasser en Afrique.

Du côté du Portugal, Wellington¹ secondé par Don Carlos d'Espagne et don Julian Sanchez, prit Ciudad-Rodrigo et la remit aux mains de Castanos. (12 janvier). Au nord, Bonet dut momentanément évacuer les Asturies (fin de janvier), pour porter secours au maréchal de Raguse², épuisé par la prise de Ciudad-Rodrigo.

1. Arthur Colley Wellesley, duc de Wellington, né en 1769 à Dungan-Castle en Irlande, d'une famille récemment anoblie, était le troisième fils du vicomte Wellesley, comte de Mornington. Il vint en France pour suivre les cours d'une école militaire. Entra au service en 1787 comme sous-lieutenant. Se fit remarquer dès 1794 en Hollande pendant la retraite du duc d'York, sous lequel il servait avec le grade de lieutenant-colonel. Partit pour les Antilles en 1795, mais ne put y arriver. En 1798, il rejoignit son frère aîné, lord Wellesley dans l'Inde, dont il venait d'être nommé gouverneur. Après la prise de Seringapatam, il en fut nommé gouverneur (1799) ; nommé en 1802 major-général il dirigea une expédition contre les Mahrattes-Dhondlah, les battit en plusieurs rencontres, notamment à la bataille d'Assye, où il n'avait que 8.000 hommes à opposer à 60.000, malgré qu'ils fussent réputés comme les meilleurs et les plus intrépides soldats de l'Inde. En 1804, il demanda à revenir en Angleterre. Fut élu en 1805, à la Chambre des Communes. Commanda en 1807 une brigade en Danemark et négocia la capitulation de Copenhague. Lieutenant-général en 1808, il partit pour le Portugal, défit à Vimeiro le général Junot, qui signa la convention de Cintra. La délivrance du Portugal lui valut les remerciements du Portugal et une première pension ainsi que le titre de duc de Wellington. En Espagne, il livra au roi Joseph et au maréchal Victor le 27 juillet 1809 la bataille de Talaveyra ; fit construire pour couvrir Lisbonne les redoutables lignes de Corres-Vedras, qui s'étendaient de la mer au Tage. En 1811, il rentra en Espagne poursuivant l'armée française que le manque de renforts avait obligée à la retraite ; gagna sur le maréchal Marmont la bataille de Salamanca ou des Arapiles le 21 juillet 1812. Dut, à un moment donné, contraint par les savantes manœuvres de Soult, rentrer en Portugal. Reprit l'offensive en 1813 ; fut investi par la régence de Cadix du commandement en chef des armées espagnoles, réunies aux forces anglaises. Poursuivit sans relâche les troupes françaises qu'il atteignit et battit d'une façon décisive à Vittoria, le 21 juin 1813, et fut nommé maréchal à la suite de ce fait d'armes. Marcha ensuite rapidement vers la France, remporta des avantages à Bayonne, Orthez ; grâce au défaut d'entente entre les généraux français, il put terminer cette campagne par la bataille de Toulouse (10 avril 1814). Il représenta l'Angleterre au Congrès de Vienne et se montra l'un des plus modérés parmi les vainqueurs. Au retour de l'île d'Elbe, nommé par les souverains généralissime des armées européennes coalisées contre la France. Il livra le 18 juin 1815 avec Blücher la sanglante bataille de Waterloo et entra à Paris le 5 juillet, chargé du commandement de l'armée d'occupation, terminant ainsi sa carrière militaire. Il assista en qualité de plénipotentiaire aux congrès d'Aix-la-Chapelle et de Vérone. Wellington mourut en 1852.

2. Auguste-Frédéric-Louis Vieusse de Marmont, duc de Raguse, maréchal de France, naquit à Châtillon-sur-Seine, le 20 juillet 1774. Il entra au service en 1789 comme sous-lieutenant d'infanterie, passa dans le corps de l'artillerie en 1792 avec le même grade, fit ses premières armes aux armées des Alpes et d'Italie. En 1795, il commandait une compagnie au blocus de Mayence. Il passa de là à l'armée d'Italie en qualité de premier aide de camp

Ainsi donc des jours meilleurs commencèrent pour l'Espagne avec 1812. Dans cette phase de la guerre, les Guérillas luttèrent de zèle, d'intrépidité et d'audace.

du général Bonaparte en 1796 et avec le grade de chef de bataillon. Se distingua au pont de Lodi, sa conduite valeureuse lui valut un sabre d'honneur. Le 5 août, il contribua à la victoire de Castiglione, où il commandait l'artillerie à cheval ; il fut chargé par Bonaparte de présenter au Directoire les drapeaux pris à l'ennemi. Il revint à l'armée comme colonel chef de brigade, et fit en cette qualité la campagne de 1797 dans les Etats romains.

Bonaparte se l'attacha dans la campagne d'Egypte en 1798 ; se distingua à la prise de Monastir, et fut nommé général de brigade. Arrivé en Egypte, il se signala à l'assaut et à la prise d'Alexandrie, puis à la bataille des Pyramides. A son retour en France, il contribua au succès du 18 brumaire (journal du 9 novembre 1799) et fut nommé conseiller d'Etat, section de la guerre. Commanda l'artillerie au passage du Mont Saint-Bernard, contribua puissamment à la victoire de Marengo (14 juin 1800). Le 9 septembre, il fut nommé général de division, et son active coopération aux mouvements de l'armée de la haute Italie facilitèrent le succès de nos armes sur les bords du Mincio et de l'Adige. Il fut chargé par le général Brune de négocier l'armistice de Castel-Franco (16 janvier 1801).

Après la rupture du traité d'Amiens, le général Marmont fut investi du commandement des troupes stationnées en Hollande ; il contribua au blocus et à la prise d'Ulm (octobre 1805), marcha à la tête de ses troupes à la conquête de la Styrie, bientôt suivie de son entrée en Dalmatie pour garantir la république de Raguse, menacée par les Russes et les Monténégrins. Le 6 juillet 1809, Marmont combattit à Wagram. Il fut fait maréchal de l'empire sur le champ de bataille de Znaïm (12 juillet 1809), où il battit le prince de Rosenberg, et l'armée du comte de Bellegarde, à laquelle il enleva deux drapeaux et prit 12.000 hommes. Avait été créé duc de Raguse par lettres patentes du 28 juin 1808. Envoyé comme gouverneur général des provinces illyriennes, avec des pouvoirs illimités, il termina en cinq jours une guerre de frontières qui avait fait perdre à la Croatie un quart de son territoire, une place forte et désolait depuis six mois tous ses habitants. Après avoir gouverné ces provinces pendant dix-huit mois, il fut appelé au commandement de l'armée de Portugal. Le duc de Raguse arriva le 7 mai dans la péninsule, réorganisa en peu de jours l'armée qui venait d'évacuer le royaume de Portugal et de rentrer sur le territoire espagnol ; après avoir fait sa jonction avec le maréchal Soult, il contribua au déblocus de Badajoz. Le 22 juillet 1812, il livra à lord Wellington la bataille de Salamanca, ou des Arapiles ; blessé d'un coup de canon qui lui fracassa le bras droit, il fut contraint de quitter le champ de bataille. Une manœuvre imprudente du général Thomières décida du sort de cette journée qui coûta de part et d'autre des pertes considérables. Néanmoins, l'armée française opéra sa retraite en bon ordre. Le duc de Raguse réduit par ses blessures à l'impuissance de continuer les opérations dut rentrer en France. A peine remis, il combattit en Allemagne (1813) et contribua au succès des batailles de Lutzen, Bautzen, Wurchen et de Dresde. Blessé à nouveau au combat de Mockern, il prit part le lendemain 18 octobre à la bataille de Leipsiek. Il bombardait Hanau le 31 octobre et fit sa retraite sur Francfort et Mayence. Lorsque les alliés eurent passé le Rhin, le 1^{er} janvier 1814, le duc de Raguse dut suivre le mouvement rétrograde de l'armée, et prit part à la campagne de France ; après avoir vaillamment combattu sous les murs de Paris, le duc de Raguse conclut à Essonne le 5 avril avec le prince de Schwartzemberg une convention militaire en vertu de laquelle son corps d'armée se retira par Versailles à Mantes.

Il fit sa soumission au roi Louis XVIII et lui resta fidèle ; il fut nommé

Pendant que l'Empecinado et Villacampa menaçaient Guadalajara, qu'il entra le 9 mars à Cuenca¹, battait les Français le 21 à Masegoso, près de Cifuentes, Mérimo s'étant joint à Don Juan Duran, attaquait Soria². En vain les Français voulurent défendre la ville, les Espagnols y pénétrèrent en brisant les portes et forcèrent leurs ennemis à se retrancher dans la citadelle, après leur avoir tué nombre d'hommes et fait plusieurs prisonniers.

Mérimo à cette époque, fut investi de l'autorité militaire dans la province de Burgos. L'ennemi qui, depuis quatre ans, avait eu tant d'occasions d'apprécier son influence

pair de France dans la première promotion du 4 juin 1814, et capitaine d'une des compagnies des gardes du corps. Le 20 mars 1815 au retour de Bonaparte, le duc de Raguse eut le commandement de la maison militaire du roi et la conduisit sous les ordres des princes en Belgique, d'où il ne revint qu'avec le roi après les Cent jours. Par suite de la réforme opérée dans la maison du roi, il fut nommé le 6 septembre 1815 l'un des quatre majors généraux de la Garde royale. Il fut nommé ministre d'Etat en 1817. A la mort de Louis XVIII, Marmont conserva auprès du roi Charles X la faveur dont il jouissait. Il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire au couronnement du czar Nicolas I^{er}. Collabora sous le ministère Clermont-Tonnerre à l'élaboration du code militaire. Au mois de juillet 1830, le roi le mit à la tête de la garnison de Paris. Il accompagna les princes jusqu'à Cherbourg et leur fut toujours fidèle, refusant le serment à Louis-Philippe. Il mourut à Venise, le 2 mars 1852.

(Catalogue, *Histoire des généraux français.*)

1. Cuenca, ville de 7.000 habitants, évêché. Située sur un roc escarpé, dominé par deux hautes montagnes, et séparée d'elles par de profondes déchirures au fond desquelles coulent le Jucar et le Huecar, un peu avant leur confluent. Huit ponts sont jetés sur les deux rivières pour mettre la ville en communication avec ses faubourgs et avec la campagne. L'un de ces ponts, le Puente de San Pablo, sur le Huecar, est remarquable, par son ancienneté, sa hardiesse et sa solidité. La cathédrale est un très bel édifice gothique de date fort ancienne. Elle forme trois nefs. Les chapelles sont presque toutes dignes d'attention, et plus particulièrement celle où se trouvent les fonds baptismaux.

L'eau qui alimente les fontaines dans la ville est amenée de l'une des montagnes voisines par des conduites souterraines et des siphons. Cuenca appartint longtemps aux Maures, elle fut reprise sur eux par Alphonse IX roi de Castille, au XII^e siècle, et depuis ce temps, elle a toujours appartenu aux rois chrétiens. Cuenca était autrefois célèbre par ses collèges, par ses imprimeries, par ses manufactures.

2. Soria Numantia-Nova, ville de 6.000 habitants, sur le Duero, était entourée de murailles flanquées de tours ; il en reste quelques vestiges. Les rues généralement empierrées, et les maisons à arceaux dans les rues principales, ont presque toutes trois et quatre étages. Quelques jolies promenades bien plantées d'arbres. Aux environs, était Numance. Soria fut fondée en 1122 par Alphonse-le-Batailleur, roi d'Aragon, et cédée en 1336 au roi de Castille, Alphonse XI.

sur le peuple, l'importance de ses forces, le danger de ses attaques, chercha à le gagner.

La guerre n'avancant pas les affaires du Roi-intrus, il voulut essayer de la corruption ; ce nouveau système fut mis en œuvre dans toute l'Espagne. Le général Rey¹, qui commandait alors à Burgos, fit offrir à Mérino les dignités les plus brillantes de l'église ou des armées en échange de sa soumission². Mérino, comme il fallait s'y attendre, d'un caractère loyal comme le sien, repoussa avec indignation toutes ces offres séduisantes, bonnes pour les traîtres ; à la suite de cela, pour prouver qu'il n'était pas à vendre, il mit encore plus d'ardeur et d'abnégation dans son dévouement à son pays et à son roi.

Incessamment traqués dans la vieille Castille, irrités de voir la victoire leur être infidèle, les généraux français sévissaient avec un redoublement de rigueurs vis-à-vis leurs indomptables adversaires ; en voici la preuve.

La junte de Burgos était une des plus actives et des plus tenaces à entretenir le patriotisme des populations, par ses écrits et ses émissaires, du fond des lieux où elle se cachait. Quatre de ses membres eurent le malheur d'être surpris à Grado, le 21 mars ; conduits devant le général Dorsenne, il les fit transférer à son quartier où ils furent immédiatement fusillés et leurs cadavres pendus aux arbres de la route à Soria³.

Apprenant ce qui venait de se passer, Mérino, courroucé par cet acte, usa immédiatement de représailles et fit passer par les armes cent dix prisonniers français ; vingt par chaque membre de la junte, les autres pour des Espagnols qui dépendaient de la junte et avaient également été sacrifiés. Quelques mois après, Dorsenne reçut quatre envoyés de Mérino, chargés par lui d'une mission particulière ; le général français espérant intimider Mérino, leur fit subir le même sort qu'aux membres de la junte, ils passèrent

1. Antoine-Gabriel-Venance Rey, général de division, né à Milhau (Aveyron), en 1768, mort en 1836.

2. Cette lettre de Rey a été brûlée avec beaucoup d'autres documents importants qui se trouvaient chez Mérino, lors de la prise d'armes de 1833.

3. *Histoire d'Espagne*, vol. III, page 256.

par les armes. Loin de se laisser intimider, Mérino fit fusiller immédiatement de nouveaux prisonniers français en expiation de l'exécution de ses parlementaires¹.

Les chefs espagnols voulurent que l'ennemi sut bien que les exécutions de prisonniers français n'étaient que des représailles. A Ledesma², le général Mouton avait fusillé six prisonniers, vingt-quatre heures après les avoir pris. D'Espagne fit alors subir le même sort à un certain nombre de Français et le 12 octobre, il écrivit au gouverneur de Salamanque, Thiébaud³ : « Il faut que votre Excellence entende « et fasse entendre aux autres généraux français que, « toutes les fois que pareille violation des lois de la guerre « aura lieu de leur part, ou que des excès seront commis sur « une commune ou un particulier, j'infligerai inexorablement le même châtement aux officiers et soldats français. » Ces représailles étaient donc une affreuse nécessité ; grâce à celles que Mérino dut exercer, la guerre perdit de son atrocité dans le district de Burgos.

La prise de Badajoz⁴ le 6 avril, par Wellington, redoubla

1. Pendant longtemps, les représailles se sont exercées en temps de guerre ; elles avaient déjà lieu en Europe au xv^e siècle, aujourd'hui elles n'existent presque plus, sinon encore sur mer.

2. Ledesma, ville de 3.000 habitants, située sur la rive gauche du Tormés, au pied d'une colline aride et rocheuse ; dont les bains réputés, qui portent le même nom que la ville, sont situés à huit kilomètres au sud-est. La ville est entourée d'une vieille muraille en pierres qu'on dit être d'origine romaine.

3. Paul-Charles Thiébaud, général français, né à Berlin en 1769, s'enrôla dans l'armée du Nord, après le 10 août ; servit avec distinction en Belgique, en Hollande et en Italie, concourut à la défense de Gènes sous Masséna et devint général de brigade (1800). Il fut grièvement blessé à Austerlitz ; se signala sous Junot en Portugal, devint général de division en 1808 ; combattit en Espagne de 1808 à 1813, reçut le titre de baron en 1811. Passa dans le corps d'état-major en 1818.

4. Badajoz, Pax Augusta, ville de 25.000 habitants, place forte, capitale de l'Estramadure, sur le Guadiana, évêché. Cette ville, entourée de fortes murailles, d'un large fossé et de défenses imposantes, occupe les pentes est, sud et ouest d'une colline que couronnent les ruines d'un ancien château ; on y entre par le beau pont du Guadiana formé de 28 arches dont la principale a 28 mètres d'ouverture. Il est long de 625 mètres et large de cinq mètres et demi ; sa reconstruction remonte à 1596 ; mais son origine remonte aux romains. La cathédrale est un monument solide, plutôt forteresse qu'église, construite à l'épreuve de la bombe, elle permettait de donner un asile sûr aux familles lorsque la ville était exposée au feu de l'ennemi. Badajoz fut enlevée aux Maures en 1230. Belle campagne entourant la ville presque entièrement en pâturages, bestiaux renommés par leur taille, surtout l'espèce bovine.

l'activité de notre chef. Les Guérillas reçurent l'ordre de laisser moins que jamais un instant de relâche à l'ennemi. Les corps français, dont les derniers échecs avaient diminué l'importance, s'en allaient en détails, tombant dans les pièges que leur tendaient les chefs guerilleros ; les traînards, tous les petits détachements étaient capturés.

Cette guerre si ruineuse, attaquait avec son défaut de victoires, la réputation de Napoléon et n'était pas sans l'inquiéter, si on ajoute à cela les soucis de l'expédition de Russie. Le 17 avril, il fit des ouvertures qui garantissaient l'intégrité et l'indépendance de l'Espagne ; mais la question dynastique interrompit toute négociation.

La guerre continua donc, mais si, au fur et à mesure, la confiance augmentait du côté des Espagnols, le découragement gagnait les Français.

Joseph Bonaparte supplia son frère de lui permettre de déposer entre ses mains les droits qu'il avait daigné lui transmettre à la couronne d'Espagne quatre ans auparavant ; « attendu qu'en les acceptant, il n'avait eu en vue que le bonheur de cette vaste monarchie, et qu'il n'était pas le maître de la réaliser ¹ ».

Cependant, les événements se pressaient ; la bataille des Arapiles ou de Salamanque perdue, par les généraux Raguse, Bonet, Clausel ², qui tous trois y furent blessés,

1. Lettre interceptée lors de la prise du convoi d'Alaban par Mina.

2. Bertrand Clausel ou Clauzel, né à Mirepoix, le 12 décembre 1772, était sous-lieutenant au régiment Royal-Vaisseaux le 14 octobre 1791, il donna sa démission le 15 septembre 1792 et entra au service comme capitaine dans la légion des Pyrénées-Orientales. Chef de bataillon, adjudant général le 5 avril 1794. Présenta le 13 mars 1795 vingt-quatre drapeaux pris aux Espagnols et aux Portugais ; obtint le grade de chef de brigade le 13 juin de la même année.

Nommé le 18 mars 1798 chef d'état-major du général de Grouchy à l'armée d'Angleterre ; il suivit celui-ci en Italie. Nommé général de brigade le 5 février 1799 il fut mis en disponibilité le 1^{er} juillet 1801 et accompagna le général Leclerc le 2 novembre à l'armée de Saint-Domingue. A son retour en France, il fut nommé général de division le 18 décembre 1802. Après dix-huit mois d'inactivité on l'envoya aux armées du Nord et de Hollande, puis à l'armée d'Italie, où il eut le commandement de tous les dépôts de l'armée de Naples. Il passa d'Italie à l'armée de Dalmatie ; en juillet 1809, il fut mis à la tête du 11^e corps d'armée en Allemagne.

Le 29 décembre 1809, il fut envoyé en Espagne sous les ordres du général Junot et après quelques succès remportés à Astorga et au siège de Rodrigo, il passa en Portugal avec Masséna. Après la rentrée de l'armée en Espagne,

força les Français à la retraite. Un de leurs corps d'armée remonta vers Burgos, suivi par l'armée des alliés ; alors Wellington marcha sur les Castilles. Le 11 août, le roi Joseph quitta Madrid pour se réfugier à Valence, et le 12, les alliés y firent leur entrée avec les principaux chefs de Guérillas.

Pour Mérimo, il resta aux environs de Burgos, c'était son poste, d'ailleurs on s'y battait encore ; il mit le blocus devant plusieurs places, qui se rendirent à lui avant l'arrivée du général Foy ¹ qui accourait avec 12.000 hommes dans la Vieille-Castille pour les secourir.

A la fin d'août, les villes du midi de l'Espagne furent évacuées, Cadix, Séville, Cordoue, Grenade. Le 18 septembre, les alliés entrèrent dans Burgos et assiégèrent le châ-

teau. Il assista à la bataille de Salamanque ou des Arapiles. Sut par son énergie et sa décision sauver les troupes françaises d'un désastre qui paraissait inévitable, devant les manœuvres habiles de Wellington. L'empereur récompensa ses services par le grade de général en chef de l'armée du Nord de l'Espagne.

Après l'abdication de l'empereur, il prêta serment à Louis XVIII et fut nommé inspecteur général d'infanterie, chevalier de Saint-Louis et grand-croix de la Légion d'honneur.

Après le 20 mars, il reçut de l'empereur le commandement en chef du corps d'observation des Pyrénées occidentales et resta fidèle à la cause de Napoléon. A la seconde Restauration, il prit le parti de s'embarquer pour l'Amérique pour échapper aux suites d'une condamnation à mort qui fut prononcée contre lui le 11 septembre 1816. Il demeura en Amérique jusqu'à l'amnistie du 1^{er} juillet 1820. Élu député de l'Ariège en 1827, réélu en 1830. Reçut de Louis-Philippe le commandement de l'armée d'Afrique après le départ du maréchal de Bourmont, et le conserva jusqu'à son remplacement par le général Berthezène le 7 février 1831. Le 30 juillet 1831, il avait été nommé maréchal de France. Le 8 juillet 1835, il fut de nouveau envoyé en Algérie. Rappelé en France le 12 février 1837 ; vécut dans la retraite et mourut le 21 avril 1847. Il avait été nommé comte par décret impérial de 1813.

(Catalogue Hist. des généraux français).

1. Maximilien-Sébastien, comte Foy, général né à Ham, en Picardie, entra à 15 ans à l'école d'artillerie de la Fère, servit sous Dumouriez en Belgique (1792), capitaine en 1794 ; il blâma énergiquement les cruautés du conventionnel Lebon, fut arrêté, et sauvé par le 9 thermidor. Fit campagne à l'armée de la Moselle et à celles de Suisse et du Danube, du Rhin, d'Italie. Colonel en 1801, fut envoyé à Constantinople avec Sébastiani pour organiser la défense du Bosphore. Général de brigade à l'armée de Portugal où il fut sous les ordres de Masséna ; divisionnaire en 1800, passa en Espagne où il se signala surtout à la bataille de Salamanque (1812). Fit une belle défense des Pyrénées contre Wellington, blessé à Toulouse. Adhéra à la déchéance de Napoléon. Nommé par Louis XVIII inspecteur de l'infanterie, reprit une division aux Cent Jours et fut blessé à Waterloo. Élu député en 1819 par la Somme, en 1824 par Paris, siègea à l'extrême-gauche. Son éloquence énergique, vive, patriotique lui valut une énorme popularité. Sa mort, en 1825, fut un deuil public. Un monument a été érigé à sa mémoire au cimetière de l'Est.

teau. Wellington dirigeait les travaux ; Mérino l'accompagnait, les dispositions prises par le général anglais lui semblèrent mal combinées, il ne craignit pas d'en faire la remarque, mais il ne fut pas écouté, les événements se chargèrent de lui donner raison, car il fallut lever le siège un mois après, le 22 octobre.

Wellington laissa Mérino en arrière avec d'autres Guérillas, pour faire diversion, protéger sa retraite, et prit ses quartiers d'hiver en Portugal, le 20 novembre. Les Cortès l'avaient nommé, le 22 septembre, au commandement en chef des troupes espagnoles pour tout le temps que durerait la coopération des armées alliées.

Le 3 décembre 1812, Joseph Bonaparte put rentrer à Madrid, mais les Guerillas environnèrent de si près la capitale que le roi n'osait sortir de l'enceinte de la ville.

L'hiver apporta une trêve forcée aux armées en présence ; on la mit à profit pour se réorganiser de part et d'autre, adopter une tactique plus appropriée aux événements, enfin se reposer. Seules certaines Guérillas restèrent sous les armes, escarmouchant dans les contrées où se trouvaient mêlées les troupes amies ou ennemies.

Mérino fut du nombre de celles qui étaient constamment sur pied ; aidé de Longa, il enleva le 28 janvier 1813 une position que l'ennemi avait fortifiée à Cubo sur le chemin de Pancorbo¹, à Burgos, il fit la garnison prisonnière. Cafarelli et Palombini le poursuivirent en vain.

Le 11 février, sous le commandement de Mendizabal, et encore réuni à Longa, il attaqua au point du jour la garnison de la petite ville de Poza, que sa situation sur le chemin de Burgos à Santôna² rend importante, puisqu'elle protège en même temps les mines et salines de la contrée. La surprise ne réussit qu'en partie. Palombini, qui commandait la garnison, était sur ses gardes, sa vieille expérience

1. Pancorbo, petite ville de 2.000 habitants, sur le défilé de ce nom. La voie du chemin de fer, la route de terre, les maisons et le torrent occupent entre deux murailles de rochers un espace qui n'a pas 50 mètres de largeur.

2. Santôna. Bourg placé au sud au pied de la montagne faisant face au milieu de la baie. Ce fut autrefois une ville importante ; au fond de la baie de Biscaye, sur un promontoire, sa rade est un des ports les plus sûrs de la péninsule.

de ce genre de guerre le forçait à s'y tenir. Sortant de la ville, et ralliant des soldats qui fourrageaient dans la plaine, il échappa à Mendizabal et fondit à son tour sur ses troupes. Après une résistance où le terrain fut disputé pied à pied, le général espagnol voulant sauver ses prises, se retira pour mettre son butin en sûreté ; des hommes, des bagages, des armes étaient tombés en son pouvoir.

Le 30 mai 1813, fête de Saint-Ferdinand, fête du Roi, Wellington rouvrit définitivement la campagne. Joseph Bonaparte n'avait pas attendu cette date pour quitter la capitale ; il était parti de Madrid le 17 mars, et ne devait plus y remettre les pieds ; Valladolid devint son quartier général. L'armée anglo-espagnole l'y poursuivit en lignes serrées ; les troupes françaises, de leur côté, abandonnèrent la capitale le 27 mai. Joseph Bonaparte ne se trouvant pas en sûreté à Valladolid s'évacua sur Burgos ; dès le 14 juin, il dut encore se retirer de cette ville, faisant démanteler le fort avant son départ, et le démolir jusques dans ses fondements à l'aide d'une mine que ses soldats firent sauter. L'armée alliée pressait sa droite, Mérino et d'autres Guérillas harcelaient sa gauche.

C'est après l'évacuation de Burgos que Mérino reçut sa nomination de commandant général de la province. Les acclamations joyeuses du peuple lui apprirent bientôt le gain de la bataille de Vittoria¹, livrée le 21 juin ; victoire décisive au gain de laquelle les troupes espagnoles eurent une part glorieuse, défaite désastreuse pour Napoléon, ce fut là le début de l'éroulement de sa puissance.

Le 12 juillet, Joseph, roi d'Espagne, après avoir perdu son épée dans la déroute de Vittoria, quittait pour toujours

1 Vittoria, capitale de l'Alava, ville de 27.000 habitants, sur une petite hauteur qui domine toute la plaine de l'Alava. La ville présente trois parties bien distinctes, la ville haute entourée de murailles et de boulevards à demi ruinés. La vieille ville qui se compose de six rues avec de vieilles maisons armoriées, élevées au tour de la ville haute, entourée de murs et communiquant par trois portes avec la ville moderne. Celle-ci contient de beaux édifices bien construits. Vittoria fut fondée par Léovigilde, roi des Visigoths, en 581, et agrandie au XII^e siècle par Sanche le Sage, roi de Navarre. Les environs sont délicieux pendant l'été. La ville est entourée de jardins sillonnés de ruisseaux.

son royaume éphémère ; le 7 octobre, Wellington et les Espagnols foulaient en vainqueurs le sol français.

44 Par un traité signé le 8 décembre, Napoléon reconnaissait Ferdinand et ses successeurs pour Roi d'Espagne, selon l'ancien droit de la monarchie et s'obligeait à restituer les provinces et places qu'occupaient encore les Français.

Le Roi et les Infants recouvrirent leur liberté le 13 mars 1814, ils se dirigèrent vers la capitale et firent leur rentrée à Madrid, le 13 mai, au milieu du délire du peuple, criant : Vive la patrie, vive la religion, vive le Roi !

Le Roi descendit par la Catalogne et l'Aragon. Mérino n'avait pas quitté Burgos. La sagesse de son administration, la prévoyance avec laquelle il organisa tous les services de la province, sa justice, et le soin qu'il mit à prévenir toute réaction couronnèrent dignement ses exploits pendant la guerre, et le rendirent cher aux Castellans. La joie qu'il éprouva de voir la délivrance de son pays égala son patriotisme et se manifesta par de solennelles actions de grâces qu'il fit rendre à Dieu par toute sa province.

Tandis que tous recherchaient les faveurs royales, Mérino, se contentant de les avoir méritées, oubliait d'être courtisan. Il fallut que le Roi lui ordonna de venir à la cour ; déférant à cet ordre, il se rendit à Madrid. Ferdinand lui fit l'accueil le plus distingué, le confirma dans son grade de colonel et le décora des ordres royaux de Saint-Ferdinand¹ et de Charles III.

Cette campagne terminée, et après quelque temps de retraite, Mérino songea à reprendre ses fonctions sacerdotales, il y fut autorisé par une bulle du Saint-Siège. Le Roi alors le nomma à un riche canonicat de la cathédrale de Valence, pour la jouissance duquel, il fut obligé à peine de déchéance, de fixer sa résidence en cette ville, ainsi le veut la discipline ecclésiastique en Espagne ; de temps à autre, il la quittait pour aller passer quelques jours parmi les siens, l'éclat de ses services ne lui avait rien enlevé de sa simplicité.

1. Saint-Ferdinand, ordre royal et militaire; consacré spécialement à récompenser le courage, la bravoure, les services militaires et les actions d'éclat. (Gordon de Genouillac.)

Ici se termine la première phase de la vie militaire de Mérino ; il a pris les armes à l'incitation de ses paroissiens, qui tous se sont armés pour repousser l'envahisseur de la patrie et défendre leurs foyers des exactions de l'ennemi, venger les déprédations commises. A l'exemple des Vendéens, les habitants des paroisses mirent à leur tête ceux qu'ils trouvaient les plus dignes et les plus capables de les commander.

(A suivre).

DE CASTILLA.

